

# LE LOTUS

सत्यात् नास्ति परो धर्मः ।

IL N'Y A PAS DE RELIGION PLUS ÉLEVÉE QUE LA VÉRITÉ

(Devise des Maharajahs de Benarès.)

---

## RÉPONSE AUX OBSERVATIONS DE M<sup>me</sup> BLAVATSKY SUR L'ÉSOTÉRISME CHRÉTIEN

---

I. — Il y a des hommes que rien ne décourage et que rien n'abat, parce qu'ils ont la *foi*, la foi critiquement discutée, scientifiquement établie. Je suis un de ces hommes.

Aussi, loin de me plaindre de la bourrade que j'ai reçue, sous forme de bon accueil et comme témoignage de bienvenue, dès mon premier abord dans le *Lotus*, je suis gré, au contraire, à M<sup>me</sup> Blavatsky de la rondeur de ses manières et de la haute franchise de son verbe. Ce sont là, à mes yeux, des gages de sincérité et de cordialité d'autant moins équivoques qu'ils sont plus rudement donnés. Personne ne suspectera cette dame de courtoisane à l'égard des prêtres catholiques, qu'on est si prompt à cajoler, pour cause, dans les milieux ultramontains, d'aucuns disent *ultramondains*, où la religion du Christ a tout à perdre, rien à gagner. Je suis gré, force gré, à cette virile intelligence de sa désinvolture d'amazone, et du sans façon de sa plume à poser tout de suite la brûlante question du Christ « avec une mâle vigueur », comme a dit justement la Rédaction et « sans ambages comme sans esprit de parti ».

*Avec une mâle vigueur et sans ambages*, ce n'est pas douteux ; *sans esprit de parti*... hum ! Il faudra voir. Il peut arriver, il arrive souvent qu'il y a esprit de parti sans qu'on s'en doute soi-même. Nous nous abusons si facilement ! Il est si malaisé de se déprendre de tout intérêt personnel, et plus encore, de tout esprit de parti, d'école, de secte, d'Eglise, de caste, etc !

Ce n'est pas sans raison, allez, que Jésus-Christ disait : « Renoncez-vous, vous-même, et ne jurez par aucun maître, afin de ne vous attacher qu'à la vérité pure ». En termes à lui, tout aussi catégoriques que ceux des maharajahs de Benarès, notre Christ a proclamé, lui aussi, « qu'il n'y a pas de Religion plus élevée que la Vérité. » Vous entendrez bientôt comment il s'exprime sur ce point.

Or, M<sup>me</sup> Blavatsky, et avec elle les Chélas et les Théosophes, se sont donné des maîtres, les Mahatmas. Ils ne s'en cachent pas au reste, et je ne les en blâme point. Même, à écouter les Adeptes, il semblerait que ceux-ci ne sont pas loin de se proposer au monde, à leur tour, comme docteurs et comme maîtres. Qu'ils aient beaucoup de choses à nous enseigner, je n'en doute point. Dans l'article auquel répond ma savante interlocutrice, je n'ai pas fait autre chose que rendre hommage à leur savoir. Mais lorsque, enivrée peut-être un peu par le fumet capiteux de ces éloges, la Direction du Lotus s'écrie en me faisant signe de l'œil et de la tête, « qui nous aime, nous suive ! » je réponds : Patience ! Vous aimer tout de suite, je le veux bien ; c'est chose facile et d'ailleurs parfaitement chrétienne. Vous suivre, je le veux bien aussi, mais à bonnes enseignes, *con pasos contados*, et sachant bien où je vais.

Je me trouve un peu dans le cas d'Aristote : pour moi comme pour lui, il y a quelque chose qui se prise au-dessus de Platon, c'est la Vérité. Le mot est connu : *Amicus Plato, magis amica Veritas !* » Si donc vous êtes la Vérité, allons-y gaiement ; mais il m'en faut la certitude absolue.

Il se rencontre qu'avant M<sup>me</sup> Blavatsky quelqu'un s'est présenté au monde qui a dit carrément : « La VÉRITÉ, c'est moi, — *Ego sum Veritas !* » Il nous a dit aussi : « Venez à moi sans crainte, fiez-vous à ma parole, je suis le Maître, le Maître unique et le seul vrai Docteur ». Et encore : « Je suis la Voie, je suis la Vie, je suis la Résurrection ».

Ce langage est du Christ, et s'il ne révélait pas Dieu lui-même, il trahirait le plus effronté des imposteurs. Or, dire que le Christ est un imposteur, on s'en gardera bien devant M<sup>me</sup> Blavatsky qui répliquerait par une maîtresse gifle sur la bouche du blasphémateur. Donc..... concluez vous-mêmes.

Convenez, Messieurs, que la manière dont le Christ pose la question est encore plus hardie et plus mâle que celle de votre noble Directrice. Ici, oui ! l'on peut dire que c'est fait « sans ambages et sans esprit de parti », sans intérêt personnel d'aucune sorte, et avec une abnégation parfaite. L'évidence en est telle qu'elle vous saute aux yeux et vous empoigne tout entier. Nul

n'ignore que la vie de Jésus-Christ s'est passée à multiplier les témoignages irrécusables de son désintéressement, et que sa mort en fut la confirmation suprême, le *μαρτυρία τελειότητος*. Si bien, mais si bien que, terrassé par tant de preuves, un philosophe peu suspect, J.-J. Rousseau, s'écriait un jour : « Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu ! » Socrate figure ici comme la plus haute et la plus pure personification de la vertu, en *Occident* ; et je souligne parce que je conviens que l'*Orient* a vu des incarnations de la Sagesse supérieures à celle qui se fit dans Socrate, et par là même plus rapprochées de celle qui s'est accomplie, il y a dix-neuf siècles, dans le Fils de Marie. Vous voyez que je ne marchande pas mon admiration à l'Inde.

Il faut observer de plus que Jésus-Christ affirme lui-même qu'il est impossible de témoigner à ses frères un dévouement plus grand que celui dont il donnera l'exemple en s'immolant tout entier pour eux : *Nemo majorem Charitatem habet quam*, etc. Lorsqu'un Mahatma quelconque — Jésus-Christ n'en était pas un, quoi qu'en pense M<sup>me</sup> Blavatsky, — saura me convaincre qu'il brûle pour nous d'un pareil amour, qu'il est venu au monde pour le prouver en même temps que pour rendre témoignage à la Vérité, qu'il est lui-même substantiellement cette Vérité divine, et la Voie qui y conduit, et la Vie qui en résulte, et la Résurrection qui remet en nos cœurs cette Vérité et cette Vie quand elles s'y sont éteintes ; — quand il pourra me certifier que « qui le contemple contemple le Père, par la raison que le Père et lui ne font qu'un de telle sorte que personne ne peut aller au Père si ce n'est par lui » ; — quand il m'aura démontré expérimentalement, comme fait chaque jour Jésus-Christ dans mon âme, « qu'il est le Maître unique et le seul vrai Docteur, qu'il est la Lumière qui éclaire tous les hommes, et le Principe qui parle au fond de notre raison — *ego Principium qui loquor vobis* ; — quand, de plus, pour appuyer ces témoignages et une infinité d'autres non moins extraordinaires, il aura consenti à boire le calice que Jésus but à Gethsémani, (calice autrement amer que la coupe où Socrate but la cigüe en Occident, et que celle où Krishna, Gautama de Kapilavastou, Siddharta et tous les autres Bouddhas se sont abreuvés d'amertumes en Orient) ; — quand il aura sans plainte et sans murmure, *sicut agnus*, livré son corps, *a planta pedis usque ad summum verticis*, aux verges et aux lanières de la flagellation battant son plein par le bras de la soldatesque et de la valetaille, son visage aux meurtrissures, aux soufflets et aux crachats de la populace, sa tête et son front aux piquants acérés

de la coronation d'épines, ses mains et ses pieds aux clous et aux marteaux de la crucifixion, ses lèvres desséchées par l'agonie au vinaigre et au fiel de l'éponge abominable, et chose plus douloureuse encore, sa vie, toute une vie tissée de bienfaits et de bénédictions, au reniement de ses propres disciples, aux outrages, aux sarcasmes, aux blasphèmes et aux exécutions des prêtres et des pontifs de son temps; — quand enfin à toutes les rages de ce diabolique Sabbat, à tout ce débordement de fureurs, d'iniquités et d'atroces folies, il n'aura répondu que par cette prière sublime: « Père, pardonne leur; ils ne savent pas ce qu'ils font! » — Alors, oh! alors, oui! mes chers frères, je ferai plus que de vous aimer; je vous suivrai, les yeux fermés, dans une adoration muette, vous abandonnant tout, comme j'ai tout abandonné à mon divin Maître et Seigneur Jésus-Christ. Car alors, Lui ce serait vous, et vous ce serait Lui, et vous et Lui ne feriez qu'un avec le Père; alors vous auriez perdu la grande illusion que l'on nomme *Ego-isme*, pour vous unir, comme Lui, à l'Atma-Christos, à l'Ego absolu, éternel, divin; alors vous auriez réalisé, à travers le *Christ* de la chair humble et souffrant, le *Christ-Esprit* glorieux et triomphant, et vous pourriez vous écrier avec notre incomparable Paul: « Je vis, mais non! ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi! *Vivo, jam non ego! Vivit verò in me Christus!* »

II. — Ah! vous pouvez m'en croire, Madame, les vrais Chrétiens ne sont pas tous morts avec les derniers gnostiques, comme vous l'affirmez à tort. Nous l'avons gardé, nous aussi, même dans l'Eglise romaine pour plus enténébrée et déchue qu'elle soit à cette heure, ce profond ésotérisme qui se cache sous les formes exotériques de nos dogmes incompris, et qu'on retrouve, au reste, sous les symboles religieux de toutes les traditions sacrées, dans l'Occident comme dans l'Orient. Si la sublime conception de cet idéal chrétien est celle des Mahatmas, honneur à eux! mais elle est aussi celle des kabbalistes et des vrais catholiques, je voudrais pouvoir ajouter de tous les théosophes, de tous les occultistes et de tous les hermétistes.

Nous distinguons, nous comme vous, Madame, entre le *χρῆστος* de la souffrance et le *χρῆστος* de la gloire, et nous savons ce que vous avez l'air d'ignorer, à savoir que l'onction par vous refusée à Jésus-Christ, a ruisselé sur lui avec le sang de sa propre immolation; car tout être sacrifié est un être consacré ou *Christifié*, et celui-là est parfaitement oint qui s'est totalement offert en holocauste sanglant. Vous en convenez au reste, Madame, en rappelant le Cycle de l'initiation: « aucune victime sacrificielle, dites-vous avec raison, ne peut s'unir au Christ divin et triomphant,

sans passer par la condition préliminaire du Christ souffrant et mis à mort ». Très bien !

C'est précisément pour remplir cette condition ritualiste que « le Verbe s'est fait Chair », d'après saint Jean, et c'est par suite de cela qu'il va pouvoir, de nos jours, après dix-neuf siècles de crucifiement, entrer pleinement, aux yeux du monde entier, dans la lumière divine du Christ-Esprit, car, enseigne le savant Apôtre de l'Aréopage, « il a fallu que le Christ souffre pour qu'il entre dans la gloire, — oportuit Christum pati et ita à intrare in gloriam ». La loi est absolue, générale ; elle s'applique à Celui qui est la tête, le chef, le « Principium » de l'humanité, comme elle s'applique à chacune des monades, des cellules ou des alvéoles individuelles du corps social universel dont ce Christ est le principe épigénésique. Nul de nous n'entrera dans ce corps glorifié, qui est, à mes yeux, le Nirvana béatique des Bouddhistes, sans passer par cette voie que l'Évangile nomme la « voie critique et la porte étroite, angusta porta et via arcta ».

M<sup>me</sup> Blavatsky peut voir maintenant quel est le vrai sens de la conversion de saint Paul, qu'elle n'a pas comprise : saint Paul était un initié de l'école essénienne de Gamaliel, un vrai Thérapeute, un parfait Nazaréen, comme il nous l'apprend lui-même. Il se trouvait exactement dans les conditions où semble se trouver M<sup>me</sup> Blavatsky aujourd'hui, et où je crains que ne se trouvent aussi bien des Chélas. Comme la plupart des Pharisiens dont Paul se faisait gloire de suivre la secte savante, il connaissait le Christ glorieux, il l'attendait, mais il ne le reconnaissait pas sous les dehors du Fils douloureux de Marie, lequel avait si peu réalisé son idéal et celui de la Synagogue, avec sa couronne d'épines, avec sa chair sanglante, avec les humiliations de toute sa vie, avec l'ignominie déconcertante de sa mort, réputée infâme.

Sur le chemin de Damas, il fut donné au disciple de Gamaliel de découvrir son Christ glorieux dans la personne même du Christ voilé par la chair, et souffrant pour réaliser justement, dans son corps humain, tout ce qu'ordonnait la loi des sacrifices, dans le Cycle d'initiation dont parle M<sup>me</sup> Blavatsky. Ce qui fut révélé à Paul, ce n'est donc pas du tout le Christos des Gnostiques, comme elle dit, mais bien le Chrestos avec tous les arcanes de son abaissement et de son anéantissement.

Aussi, entendez-le à son retour de Damas : « Je me glorifie de ne savoir parmi vous rien autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. — Nihil me scire glorior inter vos, nisi Jesum-Christum, et hunc crucifixum. »

Donc, soit dit en passant, cet Apôtre se serait bien gardé de ne

« faire de saint Pierre qu'une seule bouchée » comme dit M<sup>me</sup> Blavatsky, car longtemps avant Paul, Pierre avait déchiffré l'Arcane de la *Passion*, et il savait parfaitement que derrière le Christ sanglant se cachait, dans une sorte de chrysalide, le Christ-Esprit, glorieux et divin. La preuve en est dans l'Évangile même : « Que pensez-vous de moi ? demandait un jour le Christ à ses disciples. Pierre répond seul : Je crois que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant — *Credo quia tu es Christus, Filius Dei vivi*. — Tu es heureux, Simon Bar-Jona, car ce que tu dis là, n'a pu être révélé à ton esprit par aucun homme, mais par le Père seul. » Puisse M<sup>me</sup> Blavatsky aller à Damas elle aussi, et rencontrer sur sa route ce que Paul y rencontra. Il ne lui manque pas autre chose pour être une initiée parfaite et la plus grande des Chrétiennes Bouddhistes.

Elle sera plus forte que moi en ésotérisme hindou, je ne le conteste pas ; mais je doute, après l'avoir bien écoutée, qu'elle soit familiarisée comme je le suis avec l'ésotérisme évangélique. De là vient, pour sa part et pour son compte à elle, la difficulté de nous mettre d'accord tout de suite. Je connais assez le Bouddhisme pour la comprendre sur le champ ; elle ne connaît pas assez le Christianisme pour me saisir du premier coup.

Sans cela, est-ce qu'elle aurait songé à déployer tant d'érudition à mes yeux, pour me rappeler l'*allégorie astronomique* et le *symbolisme sidéral*, où les prêtres des anciens temples avaient vu, stéréotypés en quelque sorte, tous les mystères du Christianisme ? Il y a longtemps que le Docteur Sepp, en vue de réfuter Strauss et Dupuis, a répondu victorieusement aux arguments tirés contre le Christ historique, de cette légende astrale. Ainsi que l'observe ce profond exégète, la Nature, vraie Sibylle muette, est tellement pleine du Verbe qui l'informe, qu'elle rend ses oracles et dévoile ses secrets par toutes les manifestations cosmiques qui se font dans les divers ordres de nos sciences : « *multifariam, multisque modis loquens nobis*, etc. ».

Pour répondre sur ce point à M<sup>me</sup> Blavatsky, je devrais faire du plagiat ; car je ne saurais dire rien de plus péremptoire que ce qui est écrit dans la splendide Introduction à la vie du Christ, par le Docteur Sepp, œuvre traduite en français par M. Charles Sainte-Foy (un pseudonyme de Jourdain).

Je demande pardon à M<sup>me</sup> Blavatsky et à nos lecteurs, de les renvoyer, elle et eux, à ce beau monument de notre gnose.

J'ai tellement foi dans les progrès de la science critique que je ne désespère jamais de personne, à plus forte raison des intelligences d'élite à qui je m'adresse en ce moment.

Contentons-nous, pour l'heure, de la précieuse déclaration que fait M<sup>me</sup> Blavatsky, et qui lui est commune avec ses Maîtres, les Mahatmas, à savoir que derrière les formules dogmatiques et les voiles sacramentels de toutes les religions exotériques, il y a une vérité suprême, absolue, un Christianisme essentiellement divin, quoique diversement interprété, et presque partout exploité. Voilà qui est déjà suffisant pour beaucoup étonner nos savants, et pour donner singulièrement à réfléchir à toutes nos Cléricatures ainsi qu'à toutes nos Académies! Qu'on pioche ferme, ici et là, car le pain de la science exige encore plus de sueurs que le pain matériel.

Oui, Prêtres, oui, Savants, un même Dogme est commun à l'Orient et à l'Occident. « Les Théosophes, dit M<sup>me</sup> Blavatsky, mettront au grand jour les mystères de l'Eglise Catholique, qui sont en effet ceux des Brahmes, quoique sous d'autres noms. » Ainsi soit-il! Mon premier article disait assez que je partage cet espoir, et celui-ci n'y contredit pas.

III. — Quand le Christ souffrant aura terminé chez nous l'œuvre rédemptrice et libératrice qu'il est venu y opérer, et qui me semble toucher à son terme; lorsque, grâce à la Civilisation Chrétienne et aux sciences nouvelles qui s'inaugurent chez nous, lorsque, dis-je, à la faveur de toutes ces lumières, le Christ humble et souffrant « aura été suffisamment exalté » dans l'entendement des peuples rachetés par son sang, alors, selon sa propre parole, « il attirera tout à lui, il nous emportera vers son Père et notre Père, vers son Dieu, et notre Dieu », et dans cette ascension il englobera le monde entier: « *Cùm exaltatus fuero, omnia traham ad meipsum — ascendo ad Deum meum et Deum vestrum ad Patrem meum et Patrem vestrum* ».

Faut-il commenter ce texte? Ecoutez; on dirait une paraphrase de la Loi d'Initiation, telle qu'on la pratiquait autrefois dans le secret des Temples, et telle, je crois, que la pratiquent encore les Mahatmas et les Chélas, dans leurs profondes et saintes retraites: Quand, par la voie purifiante de la souffrance, des expiations et de la mort, le Christ se sera transfiguré socialement comme on le vit un jour personnellement sur le Thabor prophétique, au point que le Chrestos douloureux sera devenu le Christos triomphant par le sacrifice fait à l'Ego absolu, de tout ce qui forme l'Ego relatif ou l'Ego-isme, alors en vrai *Fils de Dieu* qu'il est de toute éternité, comme Verbe égal et consubstantiel au Père, selon l'expression canonique de Nicée, il sera reconnu, acclamé, glorifié par l'Orient comme par l'Occident; alors tous les sanctuaires retentiront de son *rappel*, et l'on battra sa *générale*; et l'on sonnera la *Diane* de son Avènement d'un bout à l'autre de la terre.

L'humanité, renversant les barrières qui cantonnent les églises en les sectarisant, s'acheminera, libre et paisible, vers le Bercail prédit pour se constituer en famille universelle du Père, sous la houlette unique d'un Pasteur qui sera le Christ lui-même, personnifié visiblement dans un Pontife auquel le Pape d'aujourd'hui ne ressemblera pas plus que le Pape du Lac-Salé ne ressemble au Pape actuel du Vatican.

Est-ce que je parle en prophète?... Mais pas le moins du monde! Je ne fais que répéter les Oracles, et que redire les paroles du Messie et de saint Paul. Je suis tout au plus un misérable phonographe répétant ce qu'on me souffle de partout.

En attendant que ces nouvelles se réalisent, croyez-moi, ne vous offusquez pas tant, ne vous scandalisez pas si fort, Madame, de l'humilité de notre Christ! Un grand mystère qui n'en est plus un pour bien des initiés, se cache sous ces formes mortifiées. Voici :

Pour assumer la Nature humaine, et par elle l'Humanité sociale avec toutes ses monades individuelles, transitoires et sans cesse renouvelées sur la terre voyageuse, il a fallu que le Christ prit sur lui, dans sa chair, toutes nos plaies, toutes nos misères, toutes nos infirmités personnelles et sociales, et qu'il les expiât sur une croix dans les flots d'un sang virginal, absolument pur aux yeux du Père. Pour relever ce monde déchu, tombé plus bas en Occident qu'à l'Orient, — et voilà pourquoi l'axe de la terre incline, vous le savez — un levier était nécessaire. Ce levier autrement puissant que celui que réclamait Archimède, c'est le *bras du Christ*, ce bras que nous appelons « la droite invincible du Père ».

Sous cette action, l'Europe évolue, l'Europe se relève moralement; elle s'éveille, elle tressaille; ne le voyez-vous pas? Elle grandit, elle monte, elle va tantôt se trouver à la hauteur où l'attendait l'Asie. Les Mahatmas, l'œil fixé sur nous, ont vu ce mouvement ascensionnel s'opérer dans le trouble de nos révolutions, et ils se sont dit: C'est l'heure psychologique, tendons la perche à ces pauvres frères, et allumons nos phares, au sein de leurs ténèbres. Et voilà pourquoi, obéissant au mot d'ordre des « Frères » vous êtes venus fonder cent trente-cinq Branches, qui sont autant de foyers de lumière, non pas dans Paris seulement, mais déjà sur presque tous les points du globe. Et quand, par ce moyen, l'Orient et l'Occident se seront rencontrés et embrassés, alors, *Arcades ambo*, ils prendront ensemble leur glorieuse envolée vers le Royaume des Cieux qu'ils réalisent sur la terre, et la Jérusalem divine que contempla le Voyant de Pathmos, descendra parmi nous pour se remplir d'hommes qui seront comme

des Dieux, et de Dieux qui seront comme des hommes, au dire même de notre Christ : *Ego dixi ; vos Dii estis !*

Je suis bien persuadé que si j'avais pu, dans mon premier article, donner à ma pensée tout son développement, — il y faudrait un livre et ce livre paraîtra ; je le compose, — M<sup>me</sup> Blavatsky ne se serait pas figuré que je l'invitais, elle et les Adeptes, à se rendre à la « Montagne du Salut », en prenant tout bonnement le chemin de la Rome cæsaro-papale, « où règne encore le Satan des sept collines », pour parler comme Saint-Yves. Elle aurait compris, au contraire, que « nous aurons à nous déranger tous pour aller du même pas sur la route qui conduit à Mèrou ».

Cette synthèse religieuse, et l'harmonie sociale, et la félicité divine qui en résulteront, ne se verront pas de sitôt ici-bas, dit-elle : « Nous ne sommes qu'au commencement du Kali-Youg, dont 5,000 ans ne sont pas encore écoulés, alors qu'il doit durer 4,320 siècles ; et ce ne sera qu'à la fin de ce Cycle qu'arrivera le Kalki-Avatar. » — Je ne contredis pas à cela. Hélas ! je crois même qu'elle a raison ; je manque de compétence pour en bien juger. Mais, fondés ou non, ces calculs ne vont pas à l'encontre de ce qu'elle appelle mon « espoir optimiste ».

Moi, j'ai voulu simplement parler de l'époque où, grâce aux progrès accomplis chez nous par l'économie religieuse et par la civilisation Chrétienne que nous devons à la diffusion de l'*Esprit tout nouveau* de notre Saint Evangile, il deviendra possible d'abattre les obstacles, je veux dire les montagnes d'erreurs, de préjugés et de passions, qui ont empêché jusqu'ici l'Orient et l'Occident de s'apprécier et de s'entendre. Ces obstacles, ces barrières, tout le monde le comprend aujourd'hui, sont l'œuvre politique de César. Tous nos malheurs nous viennent de ce monstre qui est le Satan dont parlent nos Paraboles. Vous allez entendre Jésus-Christ s'expliquer lui-même sur ce point.

Mais d'abord je tiens à redire à votre oreille le cri de triomphe qui, comme un coup de clairon de vedette matinale, retentissait il y a quatre ans, au centre de Paris : « Au vingtième siècle, la guerre sera morte, les frontières seront mortes, les armées seront mortes, les Césars seront morts ! » et le reste. Un peuple immense réuni au Château-d'Eau, frémissait d'enthousiasme sous le souffle ardent de ce Verbe prophétique, et les échos propagèrent au loin cette émotion. Dira-t-on que Victor Hugo dont le génie était fait surtout de pressentiments et de prévisions, dira-t-on que Paris, la France, l'Europe, la Chrétienté d'un bout à l'autre, se nourrissent d'illusions et se bercent de rêves optimistes ? Oh ! oui, oui, ce qui se remue dans tout l'Occident et dans toute l'Amérique, c'est bien

l'âme du Christ, allez ! La Chrétienté ne s'appartient plus, sans comprendre encore qu'elle appartient au Christ. « *Mens agit molem.* » Son Rédempteur la possède et saint Paul aurait socialement raison de nos jours : « *Non estis vestri, vos estis Christi* », peuples, le Christ vous tient ! Sur le donjon de Vincennes, la Pytho-nisse disait vrai, quand, il y a cent dix ans, elle jetait au monde ces paroles enflammées, par la bouche de Diderot, prisonnier d'Etat : « *Deus, ecce Deus ! Peuples debout, la Délivrance est proche !* »

Il faut, voyez-vous, Chère Madame, si l'on veut rendre justice au système de notre Rédemption et au génie de son fondateur, il faut deux choses : d'abord « ne pas faire d'une question de principes et de doctrines, une question de personnes ou de cléricatures », comme disait une de vos brillantes compatriotes, M<sup>me</sup> Swetchine ; l'Eglise romaine peut ne plus se trouver à la hauteur du Saint-Evangile, sans que cet Evangile ait pour cela rien perdu de sa portée scientifique, religieuse et sociale ; il se peut que le sacerdoce chrétien soit déchu, bien déchu ; mais sa décadence n'entraîne aucunement celle du catholicisme. Il serait bon de lire Rosmini Serbati à cet endroit !... En second lieu, il faut tenir compte de l'état déplorable où se trouvait l'Occident quand notre Messie vint ouvrir l'ère de notre Rédemption, à la fois religieuse, sociale, économique et politique.

Mais qui pourrait dire les ravages affreux opérés dans l'entendement populaire et dans le cœur du monde romain, par l'influence satanique de l'idée césarienne, laquelle l'avait labouré durant tant de siècles ? Qui pourrait narrer les vices inoculés à l'Europe par l'abominable système de « la force primant le droit », tyrannisant et abrutissant les peuples, partout attachés à la glèbe, rivés aux fers de plus d'un esclavage, au sein de toutes les misères intellectuelles, morales et corporelles, partout « *erantes et jacentes sicut oves non habentes pastorem* », comme disait Jésus-Christ.

Bien que Caïn, Irschou, Nembrod, ces vrais Pères du Césarisme fussent originaires de l'Asie, ce n'est pourtant pas dans l'extrême Orient, ce fut dans l'Occident que vinrent sévir les calamités déchainées par ces grands scélérats, par ces premiers schismatiques de la Loi divine et sociale qui avait gouverné toute l'Humanité jusqu'à eux. Les peuples orientaux virent cette trombe de maux décliner rapidement à l'horizon et se diriger vers les plages lointaines qu'encadrent nos montagnes et nos mers.

Aussi, quelques Pères de l'Eglise observent-ils que le Christ, mourant sur la croix à l'extrême limite qui sépare l'Orient de l'Occident, tenait son visage tourné, ses yeux ouverts et ses bras tendus vers l'Occident. C'est que les statuts de la Loi de Ram

n'étaient pas brisés et ne le sont pas encore totalement dans l'Asie, tandis que chez nous il n'en restait déjà plus de trace, depuis que Jules César en avait étouffé les dernières survivances dans la Gaule druidique. Si l'on savait y prendre garde, on reconnaîtrait peut-être que cette grande loi des temples abramides est justement celle dont le Rédempteur disait : « Je ne suis pas venu la détruire, mais la relever pour l'accomplir » dans le monde entier, — *Non veni solvere, sed adimplere!*

M<sup>me</sup> Blavatsky est trop bien initiée aux secrets des sanctuaires primitifs, pour qu'elle puisse ignorer que, bien avant Jésus-Christ, les peuples hindous avaient déjà franchi les étapes sociales que notre Messie est venu nous faire parcourir à notre tour pour rétablir l'équilibre si longtemps rompu entre ces deux grandes fractions de la famille humaine. Elle sait qu'avant cette rupture, la terre entière, au témoignage de Moïse, avait une seule et même langue religieuse, une seule et même constitution sociale : « *Terra autem erat tunc unius labii et eorumdem sermonum.* »

Je vais dire un mot que ne comprendront pas tous mes frères en sacerdoce, et que les ignares condamneront probablement : « L'Orient avait eu des Messies et des Christs, *humainement* réalisés, quand l'Occident n'avait encore reçu, par le ministère de Moïse et des Prophètes, que les promesses lointaines de sa Rédemption religieuse et sociale ».

On a dit que « les Juifs, grâce au Législateur du Sinaï, se trouvaient économiquement au niveau de l'Inde, quand vint notre Messie ». C'est possible, probable même ; mais ce qui n'est pas douteux, c'est que les peuples occidentaux, abimés par le Césarisme romain, étaient de beaucoup en arrière. Aussi, remarquez : tant que dureront notre évolution sociale, notre Rédemption religieuse et notre restauration économique, les Juifs, les Hindous, les Chinois resteront stationnaires, ou, s'ils bougent, ce ne sera pas pour avancer. Ils attendront ; ils attendent encore. Et qu'attendent-ils ? Je ne crois pas me tromper : ils attendent que nous soyons en état de marcher d'un pas égal au leur, quand sonnera l'heure de reprendre la marche en avant vers la Paradesa de Ram où nous rentrerons avec eux, la main dans la main, avec un même chant de triomphe.

Et c'est ainsi que s'explique à mes yeux l'insuccès des prédications chrétiennes en dehors du cercle que le sacerdoce primaire de notre Eglise avait à évangéliser : « Prêchez d'abord cet Evangile aux brebis dispersées de la maison d'Israël, *ou de Ram* (la famille d'Israël est de souche Abramide, et la primitive orthographe d'Abraham est Abram, c'est-à-dire Ab-Ram, issu de Ram). M<sup>me</sup> Bla-

vatsky se plaignait à tirer parti contre le Christ et contre notre Eglise, de l'impuissance de nos efforts en Orient. Elle prend cet échec pour une défaite du Christianisme, alors qu'il est au contraire la confirmation de la thèse messianique posée sous son véritable jour. Statistique en main, invoquant et confirmant le témoignage du vénérable Bishop Temple, elle observe que « depuis le commencement de notre siècle, là où les missions chrétiennes n'ont fait, à grands coups de millions, qu'un nombre restreint de conversions, les Mahométans seuls ont fait 200,000,000 de prosélytes, sans qu'il leur en coûte un sou ». « Signe des temps ! » s'écrie-t-elle.

Eh ! oui, signe des temps, si l'on sait le comprendre : signe évident que notre économie religieuse est particulière à l'Occident, et n'avait que peu de chose à faire en Orient, sous la forme préliminaire de nos Eglises Chrétiennes. Mais attendez ! laissez qu'elle ait fourni sa carrière rédemptrice chez tous les peuples ruinés et martyrisés par le brigandage césarien. Vous verrez après ! Vous verrez comme elle tournera, tout entière, sous le fouet du Christ glorieux, cette toupie que forme le globe en plein.

J'aurais des masses de considérations à ajouter à celles-là. J'en omets ici quatre grandes pages dans le brouillon que je transcris. Je n'en finirais pas ; laissez-moi donc mettre rapidement les points sur les *i*, car le terrain va devenir brûlant :

Tant que dureront, chez nous, les labeurs de la Rédemption, le Saint-Evangile de la Délivrance ne sortira pas de nos Eglises latine, grecque, protestante, anglicane, anglo-saxonne et anglo-américaine ; mais lorsque, suivant la promesse du Libérateur, le Christianisme aura terrassé, anéanti le Césarisme sous toutes ses formes politiques, on en verra de belles ! (1)

J'ai promis de vous faire entendre la voix du Christ ; c'est ici l'occasion, écoutez donc : « Le principe de la force brutale et criminelle sera évincé de la terre » ; en d'autres termes qui sont ceux de l'Evangile : « *Princeps hujus mundi ejicietur foras !* » Le Satan-César sautera de partout, ses bastilles seront rasées, ses constructions brisées, ses lois abolies. « J'ai vaincu ce monde abominable : *ego vici mundum !* » Toute plantation économique, religieuse ou sociale, qui n'aura pas été faite par mon Père Céleste, et qui ne plongera pas dans un fonds de justice et de vérité divines, sera arrachée, extirpée jusqu'aux racicules : *Omnis plantatio quam non plantavit Pater meus celestis, eradicabitur !* Dès ce jour, le

(1) La Direction du *Lotus*, comme il est bien expliqué en première page, n'est pas responsable des opinions émises par ses rédacteurs. Nous ferons remarquer aux censures des pays où va le *Lotus*, que nous avons affaire à un contradicteur, et que, pour noire part, nous ne nous occupons pas de politique. (N. de la D.)

jugement commence, et la crise est ouverte : « *Nunc iudicium est mundi, vñ xplōis kosmou toutou* ».

Si j'avais ici de l'espace à ma disposition, ce n'est pas cinq, dix, cent textes que je citerais. Evoquant les Prophètes, et le Christ, et ses Apôtres, et les Pères de la primitive Eglise et toute la tradition carmélénienne et franciscaine, je remplirais un livre de leurs éclairs et de leurs foudres. Au reste, je ne ferais que répéter ce que j'ai déjà publié dans « La Fin de l'Ancien Monde », et l'on ne peut pas se citer soi-même.

Si les prêtres savaient lire ésotériquement les lugubres paraboles et les funèbres prophéties qui regardent, dans notre Evangile, la fin du monde et la consommation du siècle ; s'ils savaient comprendre ce que symbolisent ces *montagnes qui s'écroulent*, ce *globe qui tremble*, ce *soleil* qui devient noir comme un sac de charbon, cette *lune* qui ne réfléchit plus de lumière, ces *astres* qui s'éteignent, ces *étoiles* qui filent, ces *trompettes* qui résonnent sous le souffle des Anges, ces *assises* qui s'ouvrent, ce *jugement dernier* qui séparera les boucs des génisses... on verrait que ces prodiges sont déjà réalisés aux trois quarts, sous des formes inattendues sans doute au Vatican et dans nos sacristies, mais qui n'en sont pas moins l'accomplissement exact des transcendantes promesses de notre divin Libérateur. On comprendrait aussi que le monde et le siècle dont parlait Jésus-Christ, n'ont jamais été ce que nos pauvres exégètes s'étaient figuré, mais bien le monde et le siècle de l'infâme César et de son abominable politique ; monde et siècle pour lesquels Jésus refusa de prier — *non pro mundo rogo!* — par la raison très simple qu'il venait les détruire ; monde et siècle enfin qui ne sont pas autres que ceux dont saint Jean, d'un côté, et Tacite de l'autre, ont dit nettement : *Totus mundus in maligno positus est — corrumpere et corrumpi sæculum est.*

Je me permets de demander à M<sup>me</sup> Blavatsky si, vu l'état d'ébranlement général, de désagrégation sociale, de décomposition politique et de morcellement ecclésiastique où se trouve réduite de nos jours la vieille Europe tout entière (et avant tout la France, précisément parce qu'elle est la Fille aînée et le Soldat du Christ) si elle pense encore que mon « espoir soit optimiste », et que Victor Hugo s'illusionnât quand il disait : « au vingtième siècle, tout cela sera fini ». Croit-elle que l'effondrement de cet édifice pourri puisse être, longtemps encore, conjuré par les efforts désespérés de celui qu'elle nomme — elle, — « le Mahomet de l'Occident » pour plus qu'il s'entende avec « l'homme de fer » qu'il a décoré dernièrement du titre de Chevalier du Christ, à la grande stupéfaction de tous les catholiques.

Moi, je le répète, je crois que l'heure est proche, très proche.

César, voilà l'obstacle, voilà l'ennemi ! Une fois ce monstre abattu, tout changera de face. Je ne veux pas dire qu'il suffira d'un coup de clairon pour rassembler tous les peuples sous la houlette d'un seul Pasteur. Mais du moins la route sera libre ; l'Orient et l'Occident y marcheront ensemble sous la conduite du même Christ-Esprit, et, vive Dieu ! nous finirons bien par rentrer dans la Paradesa ! L'avenir est à nous, grâce à la savante stratégie de notre Rédempteur, et grâce aux souffrances du Chrestos.

L'humanité a devant elle des destinées fabuleuses. On ne nous comprendrait, ni vous, ni moi, Madame, si nous déroulions ici ce glorieux avenir.

M<sup>me</sup> Blavatsky me contredit beaucoup moins qu'elle ne l'avait cru. Je retire les mots d'*Yliaster* et de *Sat* qu'elle n'admet pas, pour lui proposer celui de *telesme* dont se servait Hermès-Trismégiste. L'acceptera-t-elle ? — J'en doute. C'est qu'il n'y a pas de terme dans nos pauvres langues pour désigner ce que je veux dire ; mais elle a dû me comprendre, et cela suffit.

En dehors de Dieu, elle n'admet rien, absolument rien, pas même un point mathématique. Elle a raison. Cependant si l'on n'est pas *panthéiste*, — et M<sup>me</sup> Blavatsky ne l'est pas plus que moi, — faut-il bien s'exprimer de manière à ce que nos lecteurs ne nous prennent pas pour tels. Disons donc, pour mieux nous entendre, que Dieu est immanent au Cosmos, *présent* par tout et dans tout, mais *distinct* de tout. Etes-vous satisfaite, Madame ? — Oui, n'est-ce pas ? — Eh ! bien, moi aussi.

Mais, par exemple, je ne comprends pas du tout qu'elle ait pu me taquiner sur le *triple sens* que nous reconnaissons canoniquement à nos Saintes Ecritures. La gnose, dit-elle, d'accord avec la Gupta-Vidya, fournit *sept* clefs, et non pas seulement *trois*, pour ouvrir les sept mystères. M<sup>me</sup> Blavatsky ignorerait-elle que la doctrine chrétienne est essentiellement *trinaire* sur tous les points où l'enseignement bouddhiste est septénaire ? Ce n'est pas à dire, pour cela, que nous méconnaissions le bien fondé du système oriental, pas plus que vous ne devriez méconnaître le bien fondé du système occidental. Nous avons simplifié et résumé votre théorie, sans la dénaturer. Nos trois clefs équivalent à vos sept et les impliquent, comme vos sept équivalent à nos trois qu'elles subdivisent.

Tout le monde sait que le rayon blanc se décompose en trois couleurs principales qui, combinées entre elles, par une nouvelle décomposition, fournissent les sept couleurs de l'arc-en-ciel. De même, analysant l'être humain, saint Paul, le vrai Père de notre

science sacrée, signale en lui trois éléments principaux qu'il nomme l'*esprit*, l'*âme* et le *corps* : « *integer spiritus et anima et corpus* » ; les Bouddhistes poussant l'analyse plus loin, découvrent dans l'homme *sept principes*. Il n'y a pas là de contradiction : vous avez raison et nous aussi : vos sept sont dans nos trois, comme nos trois sont dans vos sept. Tel est notre dogme, approprié à notre intellect et à nos catégories mentales, moins subtiles et moins déliées que les vôtres, mais aussi plus simples parce qu'elles sont plus rudimentaires. Nous confessons et nous adorons en Dieu une essence *unique*, processionnant en *trois* personnes distinctes, en *trois* principes d'action divers, et actionnant la créature par *sept* opérations que nous appelons les *sept* manifestations où les *sept* dons du Paraclet. Il y a dans tout cela quelque chose qui rappelle les *sept* états distincts de votre *prajna*, lesquels répondent à leur tour aux *sept* modifications de la matière, et aux *sept* formes ou *sept* classes de phénomènes de la force.

J'aime à croire, Madame, qu'il suffira de mieux nous comprendre pour mieux nous apprécier, et qui sait ! si Dieu le veut, pour faire quelque bien aux pauvres de l'Occident — et aux pauvres de l'Orient aussi, car, vous le savez mieux que moi, les pauvres ne manquent pas, là-bas, non loin des Mahatmas.

L'ab. ROCA, *chanoine honoraire*.

## L'ÂME D'APRÈS LA QABALAH (SUITE)

### 2. — L'ÂME DANS LA MORT

La mort de l'homme, d'après la Qabalah, n'est que son passage à une forme nouvelle d'existence. L'homme est appelé à retourner finalement dans le sein de Dieu, mais cette réunion ne lui est pas possible dans son état actuel, en raison de la matérialité grossière de son corps ; cet état, comme aussi tout ce qu'il y a de spirituel dans l'homme, doit donc subir une épuration nécessaire pour l'obtention du degré de spiritualité que requiert la vie nouvelle.

La Qabalah distingue deux causes qui peuvent amener la mort : la première consiste en ce que la Divinité diminue successivement ou supprime brusquement son influence continue sur Neschamah et Ruach, de sorte que Nephesch perd la force par laquelle le corps matériel est animé, et celui-ci meurt. Dans le langage du Sohar, on pourrait appeler ce premier genre « la mort par en haut, « ou du dedans au dehors ».

En opposition à celle-là, la seconde cause de la mort est celle que l'on pourrait nommer « la Mort par en bas, ou du dehors au dedans ». Elle consiste en ce que le corps, forme d'existence inférieure et extérieure, se désorganisant sous l'influence de quelque trouble ou quelque lésion perd la double propriété de recevoir d'en haut l'influence nécessaire et d'exciter Nephesch, Ruach et Neschamah afin de les faire descendre à lui.

D'ailleurs, comme chacun des trois degrés d'existence de l'homme a, dans le corps humain, son siège particulier et sa sphère d'activité correspondant au degré de sa spiritualité, et qu'ils se sont trouvés tous trois liés à ce corps à différentes périodes de la vie (1), c'est aussi à des moments différents, et d'après un ordre inverse, qu'ils abandonnent le cadavre. Il en résulte que le travail de la mort s'étend à une période de temps beaucoup plus longue qu'on ne le pense communément.

Neschamah, qui a son siège dans le cerveau, et qui, en sa qualité de principe de vie spirituel, supérieur, s'est uni en dernier lieu au corps matériel — cette union commençant à l'âge de la puberté — Neschamah est le premier à quitter le corps; ordinairement déjà avant le moment que nous désignons du nom de « Mort ». Elle ne laisse dans sa *Merkabah* (2) qu'une illumination; car la personnalité de l'homme, peut, comme il est dit dans Esarah Maimoroth subsister encore sans la présence effective de Neschamah.

Avant le moment qui nous apparaît comme celui de la mort, l'essence de l'homme est augmentée d'un Ruach plus élevé d'où il aperçoit ce qui, dans la vie, était caché à ses yeux; souvent sa vue perce l'espace, et il peut distinguer ses amis et ses parents défunts. Aussitôt qu'arrive l'instant critique, Ruach se répand dans tous les membres du corps et prend congé d'eux; de là résulte une secousse, l'agonie, souvent fort pénible. Puis toute l'essence spirituelle de l'homme se retire dans le cœur et là se met à l'abri des Masikim (ou mauvais esprits) qui se précipitent sur le cadavre, comme une colombe poursuivie se réfugie dans son nid.

La séparation de Ruach d'avec le corps est fort pénible parce que Ruach ou l'âme vivante flotte, comme dit l'Ez=ha=Chaiim, entre les hautes régions spirituelles, infinies (Neschamah) et celles inférieures corporelles, concrètes (Nephesch), penchant

(1) Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer comment les principes spirituels s'unissent à la matière par l'acte de la génération, sujet que la Qabalah traite très explicitement.

(2) *Merkabah*, signifie proprement char; c'est donc l'organe, l'instrument le véhicule par lequel Neschamah agit.

tantôt vers l'une, tantôt vers l'autre, elle qui, en tant qu'organe de la volonté, constitue la personnalité humaine. Son siège est dans le cœur; celui-ci est donc comme la racine de la vie; c'est le מלך (Melekh, Roi), le point central, le trait d'union entre le cerveau et le foie (1); et comme c'est dans cet organe que l'activité vitale se manifeste à l'origine, c'est aussi par lui qu'elle finit. Ainsi, au moment de la mort Ruach s'échappe, et d'après l'enseignement du Talmud, sort du cœur par la bouche, dans le dernier souffle.

Le Talmud distingue 900 espèces de morts différentes plus ou moins douloureuses. La plus douce de toutes est celle qu'on nomme le « baiser »; la plus pénible est celle dans laquelle le mourant éprouve la sensation d'une épaisse corde de cheveux arrachée du gosier.

Une fois Ruach séparé, l'homme nous semble mort; cependant Nepesch habite encore en lui. Celui-ci, vie corporelle du concret, est chez l'homme, l'âme de la vie élémentaire, et a son siège dans le foie. Nepesch, qui est la puissance spirituelle inférieure, possède encore une très grande affinité, et par suite beaucoup d'attraction pour le corps. C'est le principe qui s'en sépare le dernier, comme il a été aussi le premier uni à la chair. Cependant, aussitôt après le départ de Ruach, les Masikim prennent possession du cadavre (d'après Loriah, ils s'amoncellent jusqu'à une hauteur de quinze aunes au-dessus de lui); cette invasion jointe à la décomposition du corps oblige bientôt Nepesch à se retirer; il reste pourtant longtemps encore auprès de sa dépouille, pour en pleurer la perte. Ordinairement, ce n'est que quand survient la putréfaction complète qu'il s'élève au-dessus de la sphère terrestre.

Cette désintégration de l'homme, consécutive à la mort, n'est cependant pas une séparation complète; car ce qui a été une fois un seul tout ne peut pas se désunir absolument; il reste toujours quelque rapport entre les parties constitutives. Ainsi une certaine liaison subsiste entre Nepesch et son corps même, déjà putréfié. Après que ce récipient matériel, extérieur, a disparu avec ses forces vitales physiques, il reste encore quelque chose du principe spirituel de Nepesch, quelque chose d'impérissable, qui descend jusque dans le tombeau, dans les ossements, comme dit le Sohar; c'est ce que la Qabalah nomme « le souffle des

(1) La Qabalah dit: « Dans le mot מלך (Roi) le cœur » est comme le point central entre le cerveau et le foie ». Ce qu'il faut interpréter par le sens mystique des lettres; le cerveau, מוח est représenté par la première lettre du mot מלך; le foie, כבד par sa dernière lettre, et enfin le cœur, לב par le ל, qui est dans le milieu la lettre כ à la fin d'un mot fait רך.

ossements » ou « l'esprit des ossements ». Ce principe intime, impérissable, du corps matériel, qui en conserve complètement la forme et les allures, constitue le *Habal de Garmin*, que nous pouvons traduire à peu près par « le corps de la résurrection » (corps astral lumineux).

Après que les diverses parties constitutives de l'homme ont été séparées par la mort, chacune se rend dans la sphère vers laquelle l'attirent sa nature et sa constitution; et elles y sont accompagnées des êtres qui lui sont semblables et qui entourent déjà le lit de mort. Comme dans l'Univers entier tout est dans tout, naissant, vivant et périssant d'après une seule et même loi, comme le plus petit élément est la reproduction du plus grand, comme les mêmes principes régissent également toutes les créatures depuis la plus infime jusqu'aux êtres les plus spirituels, aux puissances les plus élevées, l'Univers entier, que la Qabalah nomme AZILUTH et qui comprend tous les degrés depuis la matière la plus grossière jusqu'à la spiritualité — jusqu'à l'Un — l'Univers, se partage en trois mondes : ASIAH, JEZIRAH et BRIAH, correspondant aux trois divisions fondamentales de l'homme : *Nephesch*, *Ruach* et *Neschamah*.

Asiah est le monde où nous nous mouvons; toutefois, ce que nous percevons de ce monde par nos yeux corporels n'en est que la sphère la plus inférieure, la plus matérielle, de même que nous ne percevons par les organes de nos sens que les principes les plus inférieurs, les plus matériels de l'homme : son corps. — La figure donnée précédemment (1) est donc un schéma de l'Univers aussi bien que de l'homme, car d'après la doctrine de la Qabalah, le Microcosme est absolument analogue au Macrocosme; l'homme est l'image de Dieu qui se manifeste dans l'Univers. Ainsi donc, le cercle *a, a, a* représente le monde *Asiah*, et 1, 2, 3 sont ses sphères correspondant à celles de *Nephesch*;

*b, b, b* représente le monde *Jesirah* analogue à *Ruach*, et 4, 5, 6 en sont les puissances.

Enfin le cercle *c, c, c* figure le monde *Briah*, dont les sphères 7, 8, 9 atteignent, comme celles de *Neschamah*, la plus haute puissance de la vie spirituelle.

Le cercle enveloppant, 10, est l'image du Tout d'*Aziluth*, comme il représentait aussi l'ensemble de la nature humaine.

Les trois mondes qui correspondent, selon leur nature et le degré de leur spiritualité, aux trois principes constitutifs de l'homme représentent aussi les différents séjours de ces principes. Le corps,

(1) Voir le chapitre précédent.

comme forme d'existence la plus matérielle de l'homme, reste dans les sphères inférieures du monde Asiah, dans la tombe ; l'esprit des ossements reste seul enseveli en lui, constituant, comme nous l'avons dit, le Habal de Garmin. Dans la tombe il est dans un état de léthargie obscure qui, pour le juste, est un doux sommeil ; plusieurs passages de Daniel, des Psaumes et d'Isaïe y font allusion. Et comme le Habal de Garmin conserve dans la tombe une sensation obscure, le repos de ceux qui dorment de ce dernier sommeil peut être troublé de toutes sortes de manières. C'est pourquoi il était défendu chez les Juifs d'enterrer l'une auprès de l'autre des personnes qui, pendant leur vie, avaient été ennemies, ou de placer un saint homme auprès d'un criminel. On prenait soin, au contraire, d'enterrer ensemble des personnes qui s'étaient aimées, parce que dans la mort, cet attachement se continuait encore. Le plus grand trouble pour ceux qui dorment dans la tombe est l'évocation ; car, alors même que Nephesch a quitté la sépulture, « l'esprit des ossements » reste encore attaché au cadavre, et peut être évoqué ; mais cette évocation atteint aussi Nephesch, Ruach et Neschamah. Sans doute, ils sont déjà dans des séjours distincts, mais ils n'en restent pas moins unis l'un à l'autre sous certains rapports, de sorte que l'un ressent ce que les autres éprouvent. Voilà pourquoi l'Écriture Sainte (5, Moïse, 18, 11) défendait d'évoquer les morts. (1)

Comme nos sens matériels ne peuvent percevoir que le cercle le plus bas, la sphère la plus inférieure du monde Asiah, il n'y a que le corps de l'homme qui soit visible pour nos yeux matériels, celui qui, même après la mort, reste dans le domaine du monde sensible ; les sphères supérieures d'Asiah ne sont plus perceptibles pour nous, et de la même manière, le Habal de Garmin échappe déjà à notre perception ; aussi le Sohar dit-il : « Si cela était permis à nos yeux, nous pourrions voir dans la nuit, quand vient le Schabbath, ou à la lune nouvelle ou aux jours de fêtes, les Diuknim (les spectres) se dresser dans les tombeaux pour louer et glorifier le Seigneur ».

Les sphères supérieures du monde Asiah servent de séjour à Nephesch. Le *Ez-ha-Chaiim* dépeint ce séjour comme le *Gan-Eden* inférieur (2), « qui, dans le monde Asiah, s'étend au sud du pays Saint, au-dessus de l'Équateur ».

(1) Et voilà pourquoi, entre autres raisons, la pratique du spiritisme est si condamnable. (N. du Tr.)

(2) Gan-Eden signifie jardin de volupté. Dans le Talmud et dans la Qabalah, d'après le *Cantique des Cantiques*, 1, 13, il est aussi nommé *Pardes*, ou jardin de plaisir ; d'où est venu le mot *Paradis*.

Le second principe de l'homme, Ruach, trouve dans le monde Jesirah un séjour approprié à son degré de spiritualité. Et comme Ruach constituant la personnalité propre de l'homme, est le support et le siège de la Volonté, c'est en lui que réside la force productive et créatrice de l'homme; aussi le monde Jesirah est-il, comme l'indique son nom hébreu, le *mundus formationis*, le monde de la formation.

Enfin Neschamah répond au monde Briah que le Sohar nomme « le monde du trône divin », et qui renferme le plus haut degré de la spiritualité.

De même que Nepesch, Ruach et Neschamah ne sont pas des formes d'existence complètement distinctes, mais qu'au contraire elles se déduisent progressivement l'une de l'autre en s'élevant en spiritualité, de même les sphères des différents mondes s'enchaînent l'une dans l'autre et s'élèvent depuis le cercle le plus profond, le plus matériel, du monde Asiah, qui est perceptible à nos sens, jusqu'aux puissances les plus élevées, les plus immatérielles du monde Briah. On voit par là clairement que, bien que Nepesch, Ruach et Neschamah trouvent chacun son séjour dans le monde qui lui convient, ils n'en restent pas moins unis en un seul tout. C'est spécialement par les « Zelem » que ces rapports intimes des parties séparées sont rendus possibles.

Sous le nom de « Zelem » la Qabalah entend la figure, le vêtement sous lequel les divers principes de l'homme subsistent, par lequel ils opèrent. Nepesch, Ruach et Neschamah même après que la mort a détruit leur enveloppe corporelle extérieure, conservent encore une certaine forme qui répond à l'apparence corporelle de l'homme originaire. Cette forme, au moyen de laquelle chaque partie persiste et opère dans son monde, n'est possible que par le Zelem; ainsi il est dit dans le psaume 39, 7: « ils sont donc comme dans le Zelem (le fantôme) ».

D'après Loriah, le Zelem, par analogie avec toute la nature humaine, se partage en trois parties: une lumière intérieure spirituelle, et deux *Makifim* ou lumières enveloppantes. Chaque Zelem et ses Makifim répondent, dans leur nature, au caractère ou au degré de spiritualité de chacun des principes auxquels il appartient. C'est seulement par leurs Zelem qu'il est possible à Nepesch, à Ruach et à Neschamah de se manifester au dehors. C'est sur eux que repose toute l'existence corporelle de l'homme sur terre, car tout l'influx d'en haut sur les sentiments et les sens internes de l'homme se fait par l'intermédiaire de ces Zelem, susceptibles d'ailleurs d'être affaiblis ou renforcés.

Le processus de la mort se produit uniquement dans les divers

Zelem, car Nephesch, Ruach et Neschamah ne sont pas modifiés par elle. Aussi la Qabalah dit-elle que trente jours avant la mort de l'homme, c'est d'abord dans Neschamah que les Makifim se retirent, pour disparaître ensuite, successivement, de Ruach et de Nephesch ; ce qu'il faut comprendre en ce sens qu'ils cessent alors d'opérer dans leur force : cependant, à l'instant même où Ruach s'enfuit, ils se raccrochent, comme dit la Mischnath Chasidim, au processus de la vie, « pour goûter le goût de la mort ». Toutefois, il faut regarder les Zelem comme des êtres purement magiques ; c'est pourquoi le Zelem de Nephesch même ne peut agir directement dans le monde de notre perception sensible externe.

Ce qui s'offre à nous dans l'apparition de personnes mortes c'est, soit leur Habal de Garmin, soit la subtile matière aérienne ou éthérée du monde Asiah, dont se revêt le Zelem de Nephesch, pour se rendre perceptible à nos sens corporels.

Cela s'applique à toute espèce d'apparition, que ce soit celle d'un ange ou de l'âme d'un mort, ou d'un esprit inférieur. Ce n'est pas alors le Zelem lui-même que nous pouvons voir et percevoir par nos yeux ; ce n'en est qu'une image, qui, construite avec la « vapeur » subtile de notre monde extérieur, prend une forme susceptible de se redissoudre immédiatement.

Autant la vie des hommes sur la terre offre de variétés, autant est varié aussi leur sort dans les autres mondes ; car, plus on a commis ici-bas d'infractions à la loi divine, plus il faut subir dans l'autre monde de châtiments et de purifications.

Le Sohar dit à ce sujet :

« La beauté du Zelem de l'homme pieux dépend des bonnes œuvres qu'il a accomplies ici bas » ; et plus loin : « Le péché souille le Zelem de Nephesch » — Loriah dit aussi : « chez l'homme pieux, ces Zelem sont purs et clairs, chez le pécheur, ils sont troublés et sombres » — C'est pourquoi chaque monde a, pour chacun des principes de l'homme, son *Gan-Eden* (Paradis), son *Nahar Dinur* (fleuve de feu pour la purification de l'âme) et son *Gei-Hinam* (1), lieu de torture pour le châtiment ; de là aussi la doctrine chrétienne du ciel, du purgatoire et de l'enfer.

Notre intention n'est pas d'exposer ici la théorie de la Qabalah sur l'état de l'âme après la mort, et notamment sur les châtiments qu'elle subit. On en trouvera une exposition très claire dans l'œuvre célèbre de Dante, *la Divine Comédie*.

(Traduit du *Sphynx*, par CH. BARLET.)

(1) Gei-Hinam était proprement le nom d'un endroit situé près de Jérusalem où se faisaient autrefois les sacrifices d'enfants à Moloch ; la Qabalah entend par ce nom le lieu de damnation.

## SYMBOLES DE LA FRANC-MAÇONNERIE

## LA LÉGENDE D'HIRAM

*L'acacia n'est connu !*

Les symboles de la Science Occulte conservés jusqu'à nos jours par la Franc-Maçonnerie peuvent être divisés en deux classes.

Les uns, comme les tableaux des loges, les hiéroglyphes, les couleurs, les cérémonies ne sont plus compris par la plupart des affiliés que dans leur sens le plus grossier, quand ils sont compris.

Les autres, renfermés dans quelques récits comme ceux de la mort d'Hiram ou de J.-B. Molay, sont encore entendus dans plusieurs de leurs significations.

C'est d'un de ces derniers symboles, la légende d'Hiram, que nous allons nous occuper.

L'origine de cette légende est assez intéressante car elle marque l'origine réelle de la Franc-Maçonnerie moderne. La voici d'après Ragon :

\* Cette même année (1646) une société de Rose-Croix, formée d'après les idées de la *nouvelle Atlantis de Bacon*, s'assemble dans la salle de réunion des *freemasons* à Londres. Asmhole et les autres frères de la Rose-Croix, ayant reconnu que le nombre des ouvriers de métier était surpassé par celui des ouvriers de l'intelligence, parce que le premier allait chaque jour en s'affaiblissant, tandis que les derniers augmentaient continuellement, pensèrent que le moment était venu de renoncer aux formules de réception de ces ouvriers, qui ne consistaient qu'en quelques cérémonies à peu près semblables à celles usitées parmi tous les gens de métier, lesquelles avaient, jusque-là, servi d'abri aux *initiés* pour s'adjoindre des *adeptes*.

Ils leur substituèrent, au moyen des traditions orales dont ils se servaient pour leurs aspirants aux sciences occultes, un mode écrit d'initiation calquée sur les anciens mystères et sur ceux de l'Égypte et de la Grèce, et le premier grade initiatique fut écrit tel, à peu près, que nous le connaissons. Ce premier degré ayant reçu l'approbation des initiés, le grade de compagnon fut rédigé en 1648; et celui de maître peu de temps après; mais la décapitation de Charles I<sup>er</sup> en 1649 et le parti que prit Asmhole en

faveur des *Stuarts*, apportèrent de grandes modifications à ce troisième et dernier grade devenu biblique, tout en lui laissant pour base ce grand hiéroglyphe de la nature symbolisée vers la fin de décembre (1). »

Ceci semble au premier abord contredire certaines de mes affirmations antérieures au sujet de l'origine de la doctrine maçonnique (2); mais en réfléchissant un peu il est aisé d'y voir au contraire la confirmation de mon dire.

Quelle est en effet la filière par laquelle cette nouvelle société de 1648 se rattache à l'antique science occulte d'une part, aux temples de l'autre ?

Lisez la biographie d'Asmhole et vous allez retrouver dans cet homme admirable un égyptologue érudit et bien mieux un hermétiste remarquable, un descendant de Jean Dée, l'alchimiste de Londres auteur de la *Monas hieroglyphica*. Asmhole est un initié des alchimistes, et comme tel il maniera le symbole de main de maître.

Voyez, d'autre part, cette mention des Rose-Croix, les véritables, ceux-là, qui président à la naissance de la Franc-Maçonnerie et vous reconnaîtrez sans peine en eux ces mystérieux *inconnus* que les « frères » devaient tant méconnaître plus tard.

Ne nous écartons cependant pas du sujet qui nous intéresse et revenons à la légende d'Hiram dont nous connaissons le principal auteur : *Elie Asmhole*.

Comment la légende d'Hiram se distingue-t-elle d'un conte de fée quelconque et pourquoi pouvons-nous la désigner sous le nom d'histoire symbolique ?

Une histoire symbolique est un récit combiné de telle sorte que l'évolution des personnages indique exactement l'évolution de la Nature.

Des mythologues modernes ont eu beau jeu à montrer que toutes les histoires se rapportant aux divinités Indoues, Égyptiennes, Grecques, Romaines et même au Christ des chrétiens n'étaient que des peintures plus ou moins parfaites de la marche du Soleil. De là le nom de *mythes solaires* donné à tous ces récits.

Ceci est vrai à condition de ne pas y voir exclusivement ce sens astronomique, et la méthode de la Science Occulte, l'Analogie, va nous éclairer complètement à ce sujet.

La légende d'Hiram étant une histoire symbolique, voyons la

(1) Ragon, *Orthodoxie Maçonnique*, p. 29.

(2) *Théosophes et francs-maçons* (n° 5 du *Lotus*).

raison d'être de ce genre de symbole, et nous pourrons d'autant mieux comprendre les développements que nous en tirerons dans la suite.

S'il est vrai qu'une même loi gouverne tous les phénomènes de la Nature, exposer un de ces phénomènes, c'est exposer tous les autres. Voilà les bases de l'analogie.

Prenons trois exemples pour expliquer ceci : l'évolution d'un grain de blé, la marche du soleil, la fabrication de la pierre philosophale, et voyons si ces trois faits ne sont pas gouvernés par la même loi.

Le grain de blé est destiné à produire un épi tout entier. A peine est-il planté dans la terre qu'une lutte violente s'engage entre le germe qu'il contient et les éléments extérieurs. Un moment, tout est pourri, le grain de blé semble mort pour toujours; c'est précisément à ce moment qu'il est plus vivant que jamais. Du sein de cette pourriture, de cette noirceur, de ce chaos s'élève le nouvel être se dirigeant vers la lumière; c'en est fait, le grain de blé vient de se rendre immortel dans les nombreux rejets qu'il va produire.

Le soleil est destiné à donner la vie à tous les êtres planétaires qui gravitent autour de lui, ainsi qu'à ce qui les couvre.

A peine a-t-il commencé sa course fécondante qu'une lutte violente s'engage sur terre entre ses bonnes influences et les frimas. L'hiver triomphe bientôt. Plus de soleil bienfaisant, il est mort peut-être pour toujours!

C'est cependant quand la mort semble triompher davantage que la vie possède sa plus grande force. L'hiver, fier de sa cruauté, croit être à jamais le maître, quand l'enfant qui couvait sous son linceul triomphe enfin et l'hiver fuit étonné devant le printemps radieux qui se lève, immortalisant partout les germes par la procréation.

La pierre philosophale est destinée à produire le grand œuvre de l'homme. A peine les éléments qui la constitueront sont-ils en présence dans l'athanor qu'une lutte violente s'engage entre eux. Les belles couleurs disparaissent et la masse semble pourrie pour jamais, tout est noir comme la tête d'un corbeau. C'est alors que l'ignorant se désole et que le sage se réjouit. Du sein de ce chaos sort au bout de quelque temps la blancheur éclatante, indice de vie; les couleurs apparaissent progressivement; les éléments de la pierre viennent de se rendre immortels dans les transmutations qu'ils produiront.

Il n'est pas bien difficile de retrouver dans ces trois phénomènes une même loi, celle de la lutte de la vie contre la mort dont on peut énoncer ainsi les phases :

Première phase :

La lutte s'établit entre la vie et la mort. La vie est plus faible et cède à la mort.

*Matérialisation progressive.* — Le grain de blé pourrit. — L'automne apparaît avec les frimas. — Les couleurs de l'œuvre s'altèrent.

Deuxième phase :

La mort semble triomphante. C'est alors que la vie lutte avec plus de force.

*Equilibre entre la Matérialisation et la Spiritualisation.* — Le germe couve sous la pourriture. — L'hiver abrite les enfants du printemps. — Des couleurs éclatantes vont sortir de la noirceur.

Troisième phase :

La vie triomphe à son tour. La mort est de nouveau vaincue.

*Spiritualisation progressive.* — L'épi apparaît. — Le Printemps se manifeste. — Les belles couleurs de la pierre se montrent.

Si donc nous voulons raconter cette merveilleuse loi dans une histoire, nous parlerons d'un homme sage, fort, ou vertueux tué par une scélératesse quelconque ; de la résurrection triomphale du bon et de la punition des coupables.

Le savant n'y vaudra voir que l'histoire d'un cycle du Soleil et rira des protestations de l'Alchimiste affirmant qu'il s'agit de la pierre philosophale. Il s'agit de tout cela et de beaucoup plus encore dans ces histoires symboliques, et le véritable Rose-Croix à qui l'on demande la clef du grand-œuvre de la Nature se contente de montrer la douzième clef du livre universel en l'expliquant ainsi :

*Il faut savoir mourir pour revivre immortel.*

Dans les antiques initiations égyptiennes, quand le voile qui cachait le sanctuaire venait de s'abaisser devant les profanes, le récipiendaire assistait à une étrange scène. Le grand prêtre lui racontait de nouveau cette histoire du meurtre d'Osiris que tout Egyptien connaissait dès son enfance ; mais le futur initié devinait sous cette nouvelle manière d'exposer la légende un côté mystérieux inaperçu par lui jusque-là. Bientôt les épreuves de l'initiation psychique allaient l'éclairer davantage.

« En Egypte le 3<sup>e</sup> grade se nommait *Porte de la mort*. Le cercueil d'Osiris qui, à cause de son assassinat *supposé récent*, portait encore des traces de sang, s'élevait au milieu de la *salle des morts* où se faisait une partie de la réception. On demandait à l'aspirant s'il avait pris part au meurtre d'Osiris ; après d'autres épreuves et malgré ses dénégations, il était frappé ou on feignait de le frapper à la tête d'un coup de hache ; il était renversé, couvert de bande-

lettes comme les momies ; on gémissait autour de lui ; des éclairs brillèrent ; le mort *supposé* était entouré de feu, puis rendu à la vie(1).»

Dans la moderne initiation maçonnique, le récipiendaire, que ce soit un brave épicier ou un professeur du collège de France, n'est pas peu étonné de s'entendre raconter l'histoire du meurtre du forgeron biblique. Le sens du symbolisme est à tel point ignoré à notre époque que l'esprit est déconcerté devant ces rites qui bien qu'admirablement conçus passent pour ridicules. Sans vouloir cependant nous arrêter davantage sur ce point, abordons cette légende pour en chercher ensuite les divers sens les plus faciles à découvrir.

Salomon voulant élever un temple à l'Eternel demanda l'appui de son voisin le roi de Tyr. Celui-ci lui envoya les plus habiles de ses ouvriers, entre autres l'homme chargé de diriger les travaux du Temple, un architecte nommé Hiram.

C'était un homme aussi farouche qu'instruit. Elevé au milieu des forêts sauvages, la Nature était sa seule directrice ; il en pénétrait les plus profonds mystères par la seule force de sa merveilleuse intuition.

Dès son arrivée, Hiram partagea les ouvriers en trois grandes classes ; à sa droite se rangèrent ceux qui travaillaient le bois, à sa gauche ceux qui s'occupaient des métaux ; enfin au milieu se trouvaient les travailleurs de la pierre.

Quand la division par classes, suivant la profession, fut accomplie, Hiram divisa chacune des classes en trois parties d'après le savoir de ceux qui les composaient.

Les moins instruits constituèrent dans chaque classe les *apprentis* ; ceux qui étaient habiles dans les travaux qu'ils exécutaient furent les *compagnons* ; enfin ceux qui dirigeaient les autres furent les *maîtres*.

Afin d'empêcher toute confusion entre ces ordres, chacun des membres reçut une parole mystérieuse indiquant sa place dans la hiérarchie ; les apprentis se reconnaissaient en prononçant la parole *Jakin*, les compagnons en disant *Bohaz* ; les maîtres en épelant la mystérieuse tétrade des initiés : יהיה

Tel est l'ordre admirable suivant lequel le sage Hiram établit sa hiérarchie.

Le savoir seul permettait aux ouvriers de s'élever d'un rang et cette sage mesure fut cependant la cause du meurtre d'Hiram.

Trois méchants compagnons voulurent arracher de force au grand architecte du Temple la parole mystérieuse des maîtres et

(1) Ragon, *Orthodoxie maçonnique*, p. 101.

ourdirent à cet effet le plus infâme complot. Les maîtres se réunissaient chaque jour dans une chambre située au milieu du temple et la porte située à l'Orient leur était réservée. Le sage Hiram sortait le dernier de tous après s'être assuré par lui-même de la bonne exécution de ses ordres.

Connaissant cette particularité, les trois compagnons s'embusquèrent chacun à l'une des trois uniques portes et attendirent la sortie du grand architecte.

Hiram, les travaux de la journée accomplis, se dirige vers la porte du Sud où il trouve *Jubelas* qui lui demande la parole des maîtres. Avec sa douceur habituelle, Hiram fait remarquer au compagnon que le savoir seul permet la connaissance de la mystérieuse formule; furieux, le compagnon veut frapper Hiram à la tête avec la pesante règle de fer de 24 pouces dont il s'est armé; le maître détourne le coup et n'est atteint qu'à la gorge.

Hiram se rend alors à la porte de l'Occident qui servait d'entrée commune à tous les ouvriers. Là se trouvait *Jubelos* qui, sur le refus du maître de livrer son secret, le frappe au cœur avec sa pesante équerre.

Tout étourdi, Hiram se traîne jusqu'à la porte de l'Orient où *Jubelum*, rendu plus furieux encore que ses complices par le refus de l'architecte, l'achève d'un coup de maillet sur le front.

Les trois scélérats s'interrogèrent mutuellement et, voyant que leur plan avait échoué, n'eurent plus qu'un désir : faire disparaître les traces de leur forfait.

Ils cachèrent le cadavre dans les décombres, et le lendemain, au petit jour, le portèrent dans une forêt voisine où ils l'ensevelirent. Une branche d'acacia indiqua seule le tombeau du plus grand des hommes.

Cependant Salomon ne voyant pas revenir son architecte et pressentant un malheur, envoya d'abord trois maîtres à sa recherche. Ceux-ci n'ayant rien trouvé, le roi envoya de nouveau neuf maîtres qui, au bout de sept jours de recherches, découvrirent par la branche d'acacia, le tombeau d'Hiram qui résuscita grâce à eux dans chaque vrai franc-maçon.

Les coupables qui s'étaient échappés ne tardèrent pas à être pris. Leur retraite fut trahie par un inconnu et l'un des quinze maîtres envoyés pour les punir tua le plus coupable d'entre eux, l'assassin d'Hiram, *Abibala*, dans une caverne auprès d'une source où il s'était réfugié. Un chien indiqua le lieu de retraite du scélérat. Les autres assassins se tuèrent en se précipitant du haut des carrières dans lesquelles ils s'étaient réfugiés. Les têtes des trois compagnons furent portées à Salomon

Telle est, dans ses principales lignes, la légende d'Hiram. Avant d'entreprendre l'étude des divers sens dans lesquels on peut la considérer, je dois faire quelques remarques importantes.

Tout d'abord, il m'a semblé inutile de compliquer ce récit par l'introduction des enjolivements dont l'a décoré l'imagination des fabricants de rituels. Ainsi, quelques auteurs mêlent à cette légende le récit des amours d'Hiram avec Balkis, reine de Saba, et font entrer Salomon comme complice dans le meurtre d'Hiram.

Une autre remarque assez curieuse c'est le changement des noms des trois scélérats dans les divers grades; ainsi le lecteur a sans doute vu avec étonnement *Jubelum* devenu *Abibala* un peu avant sa mort. Voici ce que dit le Thuileur général à ce sujet :

« Les noms des trois meurtriers d'Hiram varient beaucoup dans les différents grades, et suivant les diverses applications que l'on a faites de la Maçonnerie. Ce sont :

*Abiram, Romvel, Gravelot*  
ou *Hobbhen, Schterke, Austersfuth,*  
ou *Giblon, Giblas, Giblos*  
ou *Jubela, Jubelo, Jubelum, etc.*

Le *Templier* y voit *Squin de Florian, Noffodei*, et l'*Inconnu* sur les dépositions desquels Philippe le Bel accusa l'ordre devant le Pape, ou bien encore les trois abominables, Philippe le Bel, Clément V et *Noffodei*.

Le *Maçon couronné*, le *Rose-Croix* de France leurs substituent *Judas, Caïphe* et *Pilate*, les trois auteurs de la mort de *Jésus*.

Dans le *Rose-Croix de Kultoining* les trois assassins de la *Beauté* sont : *Caïn, Hakan, Héli*. »

Disons enfin que la mort des trois scélérats est racontée différemment dans les divers rites. La forme, du reste, importe peu, le fond seul du récit doit nous intéresser dans les développements qui vont suivre.

Comme toutes les histoires symboliques, la légende d'Hiram renferme plusieurs sens qui peuvent être classés en trois groupes : sens naturel, sens moral, sens psychique.

1° *Sens naturel*. — Au sens naturel ou physique, la légende peut être considérée sous deux aspects principaux : comme sociale, s'appliquant aux lois de la société, et comme astronomique, développant un mythe solaire.

Considérons quelque peu la façon dont Hiram divise ses ouvriers et nous verrons apparaître une des plus belles idées sociales qu'on puisse développer. Quelle protestation contre ces sociétés où l'intrigue seule mène à tout ! Il ne faut pas de pares-

seux dans l'œuvre entreprise par Hiram : tous sont ouvriers. Comprenant toutefois que la liberté de l'homme doit être respectée avant tout, Hiram laisse chacun prendre dans la Société le travail qu'il peut mener à bonne fin et proclame, dès la base de son organisation, le principe : *A chacun selon ses aptitudes.*

Les classes une fois établies, au nombre de trois, la hiérarchie sociale fait son apparition. Partout et toujours il se trouvera des dirigeants et des dirigés ; c'est une loi naturelle que des planètes gravitent autour d'un soleil, et cette loi s'observe analogiquement aussi bien dans la marche d'une famille que dans celle de l'Univers. Ici les satellites obéissent à l'impulsion solaire ; là les enfants doivent se courber sous l'impulsion paternelle.

Quel est donc le moyen établi par Hiram pour devenir membre de la classe dirigeante ?

Est-ce l'hérédité des titres et des charges féodales ? Non.

Est-ce l'hérédité de la fortune soumettant les pauvres au despotisme d'un être immoral et abâtardi ? Non.

Est-ce l'intrigue donnant les places au plus protégé ? Non, mille fois non.

Rien n'empêche celui qui veut le faire d'arriver au premier rang, dans la Société d'Hiram. Il suffit d'en être digne.

Tout au mérite et non à l'hérédité, tout au savoir et non à la fortune, tout au concours et non à l'intrigue, telle est l'expression de la seconde formule sociale d'Hiram.

A tous ceux qui prétendent que la Franc-Maçonnerie ne se rattache à aucune filiation, montrez la légende du Maître. S'ils nient l'existence possible d'une société idéale dans laquelle ne dirigent que ceux qui savent, racontez-leur avec Fabre d'Olivet et Saint-Yves d'Alveydre l'histoire de Ram et de son empire universel ; si le passé ne les intéresse plus, transportez-les au cœur des institutions de la Chine vénérable et cherchez avec eux l'emploi qui n'est pas gagné au concours (1) !

Nous pourrions montrer encore d'autres développements sociaux dans cette légende ; mais la place nous manque. Qu'il nous suffise d'indiquer et de comprendre les deux premières formules sociales d'Hiram.

*A chacun selon ses aptitudes* d'abord ;

*A chacun selon son mérite* ensuite (2).

(1) Voy. Fabre d'Olivet, *De l'Etat social de l'Homme* ; Saint-Yves d'Alveydre, *Mission des Juifs* ; Simon, *la Cité chinoise*.

(2) Une belle dissertation sur la légende d'Hiram, au point de vue des trois assassins, se trouve dans Eliphas Levi, *Histoire de la Magie*, p. 399 et suivantes.

Le sens astronomique a été traité avec assez d'autorité par tous les auteurs maçonniques pour que je croie inutile d'y rien ajouter. C'est comme mythe solaire que les affiliés considèrent presque exclusivement la légende d'Hiram, témoin les extraits suivants :

« Le soleil, au solstice d'été, provoque, chez tout ce qui respire, les chants de la reconnaissance ; alors Hiram qui le représente, peut donner, à qui de droit, la parole sacrée, c'est-à-dire la vie. Quand le soleil descend dans les signes inférieurs, le *muétisme* de la nature commence ; Hiram ne peut donc plus donner la parole sacrée aux *compagnons* qui représentent les trois derniers mois inertes de l'année.

Le premier compagnon est censé frapper faiblement Hiram d'une règle de 24 pouces, image des vingt-quatre heures que dure chaque révolution diurne : première distribution du temps qui, après l'exaltation du grand astre, attend faiblement à son existence, en lui portant le premier coup.

Le second le frappe d'une *équerre de fer*, symbole de la dernière saison, figurée dans les intercessions de deux lignes droites qui diviseraient, en quatre parties égales, le cercle zodiacal, dont le centre symbolise le cœur d'Hiram, où aboutit la pointe des quatre équerres figurant les quatre saisons : deuxième distribution du temps qui, à cette époque, porte un plus grand coup à l'existence solaire.

Le troisième compagnon le frappe mortellement au front d'un fort coup de maillet, dont la forme cylindrique symbolise l'année qui veut dire *cercle*, *anneau* : troisième distribution du temps, dont l'accomplissement porte le dernier coup à l'existence du soleil *expirant*.

De cette interprétation, on a conclu qu'Hiram, fondateur de métaux, devenu le héros de la nouvelle légende avec le titre d'architecte est l'Osiris (le soleil) de l'initiation moderne ; qu'Isis, sa veuve, est la Loge emblème de la terre (en sanscrit *loga*, le monde) et qu'Horus, fils d'Osiris (ou de la lumière) et fils de la veuve est le franc-maçon, c'est-à-dire l'initié qui habite la loge terrestre (*enfant de la veuve et de la lumière*) (1). »

« Ainsi les trois compagnons perfides trahissent leur maître, comme fit Typhon à l'égard d'Osiris, et l'on dit dans la narration : Hiram se présente à la porte de l'occident pour sortir du temple : c'est précisément ce que fait le soleil ; car, si je suppose cet astre prenant son domicile dans le signe du bélier, le premier jour du printemps, le dernier jour de son triomphe au solstice d'été, ou la

(1) Ragon, loc. cit.

veille de sa mort, qui a lieu dans la balance, il descend à l'horizon par la porte de l'occident ; et si alors j'examine la position que le bélier prend à l'orient, je verrai près de lui le grand Orion, le bras levé, tenant une massue, dans l'attitude de le frapper. Au nord, je verrai Persée, une arme à la main et dans l'attitude d'un homme prêt à faire un mauvais coup. Je le répète, l'assassinat d'Hiram, pris dans le style figuré ou allégorique, est comme la passion d'Osiris, comme celle d'Adonis, d'Atys et de Mythra, un fait de l'imagination de prêtres astronomes, qui avaient pour but la peinture de l'absence du soleil sur la terre.

Le roman que l'on nous présente sur Hiram est complet, car le ciel nous fait voir aussi les *neuf maîtres* qui vont à la recherche de son corps ; et si on porte ses regards à l'occident de l'horizon, lorsque le soleil se couche dans le bélier, on verra, autour de cette constellation, Persée, Phaéon et Orion. En suivant ainsi les constellations qui décorent le ciel dans cette position, on remarquera, au nord, Céphée, Hercule et le Bootès, et à l'orient on verra paraître le Centaure, le Serpenteaire et le Scorpion ; tous marchent avec lui, et le suivent pas à pas jusqu'à l'instant de sa nouvelle apparition à l'orient (1).

2<sup>e</sup> *Sens Moral*. — Le sens moral et religieux de la Légende d'Hiram a été entrevu par tous les grands réformateurs de la franc-maçonnerie. Ainsi dans un essai d'unification des divers rites, intitulé, *le Maître décoré en trois points*, le récipiendaire consulté sur le secret de l'ordre, le divise en cinq parties distinctes.

« La première partie a rapport à l'exposition de la *religion naturelle, universelle et immuable* par le moyen de symboles et de maximes. »

La légende d'Hiram, dans l'effort de tous ces ouvriers de classes et de nationalités étrangères, contribuant par leurs travaux à élever le Temple du Dieu unique, enseigne à tous ses adeptes la tradition des gnostiques et de tous les anciens initiés : l'existence de la Religion unique dont tous les cultes sont des manifestations. C'est pour cela que le vrai franc-maçon doit être ennemi du *sectarisme* quelque forme qu'il prenne.

La deuxième partie du secret maçonnique, d'après l'auteur que je viens de citer, se rapporte au secret des opérations de la nature.

Ceci fait allusion au sens *hermétique* et *alchimique* de la légende d'Hiram dont je ne veux pas entreprendre ici le développement.

La troisième partie du secret c'est la perfection du cœur humain, dont le temple n'est qu'une allégorie.

(1) Lenoir, *la Franc-Maçonnerie*, p. 287.

On pourrait rattacher à ce point l'application, dans la légende d'Hiram, de la grande loi des compensations figurée par la résurrection d'Hiram, l'exil et la punition des coupables. Combien ne s'élève-t-on pas contre la maxime devenue populaire : *Le vice est toujours puni et la vertu récompensée* ? Cependant la connaissance de la loi de Karma n'est-elle pas venue donner un immense appui à cette maxime, en montrant que, dans l'invisible comme dans le visible, *une action sollicite une réaction égale*, et en proclamant la similitude des lois physiques et des lois morales ?

La quatrième partie du secret se rapporte au mythe solaire dont nous avons déjà parlé.

Enfin la cinquième partie retrace la lutte des instincts et de la volonté :

« La victoire des erreurs et des passions sur la vérité ou la vertu, et celle de la vérité ou de la vertu sur les erreurs et les passions figurées également par la mort et la résurrection d'Hiram (qui est la *vérité* ou la *vertu*) lequel Hiram est frappé par trois compagnons scélérats (qui sont l'*ambition*, le *mensonge* et l'*ignorance*), tiré de la tombe et vengé par les neuf maîtres vertueux (qui sont les *vertus* et les *devoirs* maçonniques). »

3° *Sens psychique.* — Le plus important des sens qu'on peut attribuer à la légende d'Hiram et sans contredit celui qui a trait aux épreuves mystérieuses pratiquées dans tous les sanctuaires en vue du développement de l'âme du récipiendaire.

Le but tout entier de la légende se trouve renfermé dans cette mort du juste tué en secret et dans son éclatante résurrection.

Le principe de l'Univers qui préside à la destruction et au changement des formes, ce principe connu dans toutes les théogonies et désigné sous les noms de Siva, d'Ahriman, de Typhon, de Nahash, de Satan a été merveilleusement défini par Fabre d'Olivet : le Destin.

L'arme la plus terrible que le Destin puisse opposer à la Volonté Humaine divinement toute puissante, c'est la Mort. L'initiation à toutes les époques n'a voulu atteindre qu'un but : instruire l'homme et par là rendre le Destin impuissant dans ses attaques.

À chaque pas, le récipiendaire des mystères d'Eleusis était menacé de la Mort et ce n'est qu'en montrant qu'il était toujours prêt à la subir qu'il atteignait aux dernières révélations. Une des épreuves les plus terribles qu'il eût à supporter était la suivante :

Deux verres étaient placés devant lui. Le grand prêtre lui disait :  
« Fils de la Terre, un de ces deux verres contient un poison terrible. Si vraiment tu crois à l'au delà, si tu n'as pas peur de

mourir, choisis un de ces verres et bois. Puissent les Dieux te protéger ! »

En cas de refus, le récipiendaire était emprisonné jusqu'à sa mort.

Platon devint célèbre parmi les initiés pour le courage qu'il déploya dans cette épreuve.

La légende d'Hiram nous montre le développement de ce mystère dans ce sage qui meurt plutôt que de livrer son secret, et qui ressuscite immortel. A propos de l'histoire du grain de blé, nous avons assez insisté sur ce fait que la mort précède toujours la vie suivante, pour qu'on puisse ne voir dans la même loi appliquée à l'évolution de l'âme qu'une répétition analogique du même fait.

« En langage symbolique, on dit communément que *la Mort est la Porte de la Vie*: vérité peu connue de ceux qui possèdent le grade de *Maître*, quoique les emblèmes mis sous leurs yeux, eussent dû les en instruire. On entend, par cette figure, que la fermentation, que la putréfaction précèdent la naissance et la donnent; que, sans la première condition, la seconde ne peut avoir lieu; qu'en un mot, pour que la génération s'accomplisse, il faut que les principes générateurs meurent, pour ainsi dire, qu'ils se dissolvent, se désunissent par la putréfaction. En effet, sans un mouvement interne et fermentatif, sans l'écartement, sans la disgrégation des parties environnantes, comment le germe pourrait-il se faire jour à travers les enveloppes qui le tiennent captif? (1) »

« Dans tous les mystères anciens, comme dans l'initiation maçonnique, le cérémonial de la réception figurait les révolutions des corps célestes et leur action fécondante sur la terre. Ce cérémonial faisait également allusion aux diverses purifications de l'âme pendant son passage à travers les planètes, où elle revêtait des corps plus purs à mesure qu'elle se rapprochait de sa source, la Lumière incréée. Les prêtres, qui présidaient à l'initiation, lui attribuaient la vertu de dispenser l'âme de l'initié de diverses migrations planétaires; cette âme, à la mort de l'adepte, passait directement dans le séjour de l'éternelle béatitude (2). »

Tout ceci paraîtrait fabuleux à plus d'un franc-Maçon si je n'avais pris soin de citer l'opinion d'un de leurs livres les plus sérieux : le *Thuilleur général*.

Entrons cependant dans quelques détails au sujet de cette exposition de l'immortalité dans la légende d'Hiram.

Quand l'architecte du Temple est tué, les meurtriers l'enfouissent

(1) *Thuilleur des trente-trois degrés de l'Écossisme du rite ancien*, dit *accepté* p. 241.

(2) Clavel, *Histoire pittoresque de la franc-Maçonnerie* p. 51.

en terre et marquent la place de son tombeau par une branche d'Acacia. C'est elle qui guidera bientôt les maîtres dans leurs recherches. Que représente donc ce symbole ?

L'Acacia est l'analogue de l'Aubépine, de la Croix égyptienne et chrétienne et de la lettre hébraïque *Vau* qui veut dire Lien.

C'est le symbole du Lien qui unit le Visible à l'Invisible, notre vie à la suivante; en un mot, c'est le gage de l'immortalité.

Le corps d'Hiram est en putréfaction; mais sur lui s'élève la branche verte, couleur de l'Espérance, qui indique que tout n'est pas fini.

Admirons maintenant le génie des auteurs de la légende, qui mettent ce symbole parlant dans la bouche de tous les maîtres. Le franc-maçon a beau être athée, ne plus croire dans les transformations spirituelles de son être, il avoue lui-même, quoique à son insu, son ignorance et prouve qu'il ne comprend rien aux symboles quand il dit :

L'ACACIA M'EST CONNU ! (1)

Vous connaissez l'immortalité, dites-vous; alors pourquoi professer le matérialisme ?

Francs-Maçons qui vous moquez de la Science Occulte, Francs-Maçons qui vous moquez des théories spiritualistes, revenez à la Légende du Grand Architecte du Temple mystique; comprenez vos symboles et vous verrez combien paraissent ridicules vos formules positivistes préférées devant l'*Etoile Flamboyante* !

Vous devez être les ennemis de tous les sectarismes; craignez de devenir vous-mêmes sectaires.

Nous venons de passer en revue quelques-uns des sens que peut nous révéler l'étude de cette admirable légende d'Hiram.

Asmhole a changé en une branche d'Acacia l'antique palme dont Homère et Virgile ont doté les hommes deux fois nés: corporellement par la naissance terrestre, spirituellement par l'initiation psychique. Mais que ce soit une branche d'Acacia, d'Olivier, de Myrthe ou une Croix qui se dresse devant l'investigateur, il doit voir partout le même symbole de la renaissance psychique dire avec Asmhole et les Rose-Croix :

L'IMMORTALITÉ M'EST CONNUE !

PAPUS, M. S. T.

---

(1) Formule de reconnaissance du grade de maître.

---

## LA PERCEPTION ASTRALE

L'enfant né avec le don de perception astrale à un degré quelconque, vit, pendant les premières années de son existence, entre deux mondes. Quoique descendue assez avant dans l'état de conscience objective pour être captive de l'illusion de son corps physique, l'âme récemment incarnée n'est point, dans son cycle individuel d'évolution, descendue assez bas dans la matière pour avoir perdu le souvenir et la connaissance de ce monde astral où le subjectif et l'objectif sont mélangés, et dont le merveilleux spectacle charme encore les regards qu'elle se plaît à y jeter. La vie physique n'a pas encore pour le jeune enfant l'apparence décidée de réalité qu'elle offre à ceux qui ne sont pourvus que des cinq sens extérieurs. Par instant même, le monde matériel lui paraît si peu réel qu'il s'attend presque à le voir disparaître comme un rêve, en se demandant ce qui le remplacera. Son état est semblable à celui d'une personne qui, au sortir d'un rêve, avant d'être complètement éveillée, est embarrassée pour savoir dans quel état d'existence elle va se trouver ramenée à son réveil. A ces moments-là, l'enfant sent s'éveiller en lui d'étranges souvenirs de son existence prénatale, qu'il essaye en vain de ramener à une vision distincte, avec l'espoir intuitif que s'il y parvenait, les illusions de cette vie inférieure s'évanouiraient aussitôt dans la nuit et le silence.

Autour de lui, l'enfant discerne le monde astral où des formes protéennes paraissent et disparaissent, en lui imposant la conviction qu'elles sont plus réelles que les objets matériels, bien qu'elles n'en aient ni la solidité ni la permanence. Ces formes astrales apparaissent et s'évanouissent si rapidement, subissent des changements si instantanés, et ont en outre de tels mouvements circulaires et onduleux que la tête lui tourne souvent à les regarder. Il remarque que la lumière qui les éclaire ne vient ni du soleil ni d'un corps lumineux ; qu'elle traverse toutes choses, même les corps solides les plus denses ; que sa clarté, quoique plus vive que celle du soleil, n'est pas éblouissante, et qu'il ne peut s'en défendre en fermant les paupières ni en couvrant ses yeux avec les mains ou de toute autre façon.

A peu près comme des poissons nageant dans l'eau ou des oiseaux volant dans l'air, il voit des êtres animés et des objets inertes en

quantité innombrable, qui se meuvent dans cette lumière et la traversent avec une rapidité vertigineuse sans paraître pourvus d'aucun appareil de locomotion. De gracieux paysages, des spectacles féériques, des accords mélodieux ravissent ses sens ; ses lanternes flamboyantes en tête, un train de chemin de fer passe avec un bruit de tonnerre et une vitesse effrayante en le remplissant d'une telle crainte d'être écrasé par les roues qu'il éprouve un sentiment de soulagement inévitable à sa disparition. L'enfant peut même lier une sorte de connaissance avec quelques-unes des formes humaines qu'il perçoit dans la lumière astrale. Par exemple, il peut voir deux enfants en train de jouer et les considérer avec un intérêt qui semble éveiller également le leur à son égard, ce qu'ils lui témoigneront en revenant souvent jouer devant lui pour lui procurer une sorte de participation mentale à leurs amusements. Mais, en général, il n'aime pas à regarder les formes humaines qui donnent des témoignages de vie, parce que la plupart d'entre elles ont des traits livides et une apparence qui rappelle les poissons morts pourrissant dans l'eau qui les entraîne. D'innombrables formes et figures humaines, dont la beauté dépasse chez quelques-unes les conceptions les plus idéales de l'art, se présentent à lui ; mais elles ressemblent à des portraits et à des statues, bien qu'elles soient souvent constituées par des créatures vivantes et plastiques qui, prenant des formes qui ne leur appartiennent point, opèrent les plus fantastiques transformations. Quelques-uns de ces êtres paraissent éprouver pour lui une grande amitié et semblent lui donner le spectacle de leurs évolutions et de leurs groupements dans le seul but de l'amuser ; mais il y en a d'autres qu'il ne voit qu'avec horreur à cause de leur hideuse laideur et du plaisir qu'ils prennent à le tourmenter et à le terrifier. Parfois ils s'élançant sur lui avec la férocité de limiers bondissant à la curée, en prenant des formes si affreuses qu'il en est rempli d'épouvante ; de tous côtés ils l'assaillent avec des contorsions horribles, mais se retirent toujours juste au moment de le toucher. Ils répètent cet exercice en le variant et avec un plaisir évident de l'horreur et du dégoût qu'ils excitent. L'enfant couvre ses yeux de ses mains pour ne pas les voir, mais en vain : cette lumière, avec les êtres qu'elle contient, traverse les murs de brique les plus épais tout comme s'ils n'existaient pas. Il demande alors protection aux personnes plus âgées que lui, mais ne pouvant ni leur montrer ses ennemis qui, pour les autres, sont invisibles, ni se faire comprendre, on se moque de ses craintes sans fondement, de sorte que dans la désolation de sa solitude mentale, avec le sombre courage du désespoir, il se décide à faire face aux horribles créatures, quand il découvre avec ravisse-

ment que sa propre volonté est une arme suffisante pour les mettre en déroute. Alors il ne craint plus leurs assauts. Aussitôt elles changent de tactique pour le tourmenter d'une façon nouvelle : un visage s'avance vers lui, d'une beauté si angélique qu'il le regarde avec un sentiment presque d'adoration ; la face s'approche et il frémit de plaisir en voyant qu'une si belle créature daigne s'occuper de lui ; mais à mesure qu'elle arrive plus près elle perd de son charme pour prendre à la fin un aspect diabolique qui la lui fait reconnaître aussitôt pour l'un de ses anciens ennemis qui lui a joué cette transformation pour jouir de son désappointement. Ce procédé est répété jusqu'à ce qu'il ait perdu son intérêt. Pendant un certain temps, l'enfant ose à peine regarder les êtres attrayants qui paraissent dans la lumière, dans la crainte d'être encore trompé par ses ennemis ; mais enfin il apprend à repousser toute belle créature à l'instant même où elle montre les symptômes préliminaires de son changement en quelque chose de hideux, et, à partir de ce moment-là, il n'a plus rien à craindre de ses ennemis astraux.

A mesure que les illusions du monde matériel prennent de l'empire sur l'enfant, les illusions astrales leur cèdent la place. La plupart des enfants qui sont nés avec des aptitudes plus ou moins fortes à la perception astrale, perdent complètement cette faculté durant les premières années de leur vie.

Pour descendre dans la matière, l'âme passe par le plan astral ; de même doit-elle y repasser dans son ascension vers l'esprit. C'est une contrée intermédiaire que tous doivent franchir pour atteindre la région de l'esprit. Ceux qui cherchent réellement la voie, la vérité et la vie, n'estiment les phénomènes physiques et astraux qu'autant qu'ils sont utiles à leur recherche. Le but de la vie est l'unité. L'univers est un ; c'est le cercle « *cujus centrum est in omnibus, circumferencia extra omnibus* », dont le centre est en toutes choses, dont la circonférence est hors de toutes choses. Pour sortir du brouillard de la vie, l'unité est le seul sentier que doivent suivre nos pas. Toute étude du problème de la vie humaine ne peut aboutir si elle n'a constamment recours à :

« Ce thème seul, à savoir que quelle que soit la destinée qui nous a blessés ou caressés,  
 Quelle que soit la face qui, du vide, est tournée vers nous,  
 Qu'elle maudisse ou qu'elle bénisse, quelle soit la nuit ou la clarté du soleil,  
 Qu'elle soit méchante ou bonne, qu'elle soit la vie ou la mort, elle est Une ; —  
 Une pensée, une loi, un pouvoir terrible et infini,  
 Dans l'atome, et dans le monde, dans l'éclosion du fruit et de la fleur,  
 Dans le rire des enfants et le rugissement du lion sauvage.  
 Et dans les étoiles circulantes, — un nom qui ne pourra jamais être prononcé. »

Si nous ne ramenons pas tous les phénomènes à cette vérité de l'unité universelle, nous arrivons à une confusion désespérante, et nous sommes toujours obligés de revenir sur nos pas dans les mêmes impasses. Remarquez, par exemple, en quelles inextricables difficultés est plongée cette fausse conception du Christianisme, qui, dans nos temps d'obscurité, est tenue pour orthodoxe. Dans ces dernières années, les défenseurs les plus avancés de cette foi se sont montrés disposés à rejeter le diable et son douteux royaume tout en continuant à adhérer à la distinction entre le bien et le mal. Mais pour débarrasser ainsi la théologie orthodoxe du diable, il faut nécessairement la débarrasser aussi de sa divinité bienfaisante. Car si un dieu bon préside à l'univers dans lequel le mal existe, alors un diable ou mauvais dieu doit coexister avec lui pour être responsable du mal, sans quoi dieu et diable seraient identiques. Si l'univers contient le mal, avec ou sans le diable, il est clair que dieu ne peut être à la fois toute bonté et toute puissance ; en permettant le mal, il fait preuve de faiblesse ou de méchanceté. Cette distinction entre le bien et le mal est certainement fatale à la compréhension. On n'est pas moins égaré par la distinction entre la matière et l'esprit, car comment l'esprit, s'il est complètement immatériel, peut-il agir sur la matière ?

Au fond, la matière et l'esprit sont la même chose. On nous enseigne que la matière existe en sept états, dont la lumière astrale est le quatrième. Les trois états de la matière vulgairement connus sont l'état solide, l'état liquide et l'état gazeux ; mais du solide le plus dense au gaz le plus subtil, il n'y a pas de solution de continuité. Tous les gaz peuvent être convertis en liquides, tous les liquides en solides ; ils ne diffèrent que par la quantité des vibrations de leurs atomes constituants. Les particules d'un corps gazeux vibrent plus librement que celles d'un liquide ; les particules d'un liquide plus librement que celles d'un solide. Si l'on accroît la vibration des particules du fer par application de chaleur, le fer devient d'abord un liquide, puis un gaz. Ce qu'on appelle les forces dans la science moderne, la lumière, la chaleur, le son, l'électricité, etc., sont des modes du mouvement, des vibrations. Toutes les forces sont corrélatives ; l'électricité, par exemple, peut être convertie en lumière, en chaleur, en magnétisme. La vie elle-même n'est qu'une vibration. La chute d'une pierre sur le sol est aussi bien une manifestation de vie que le mouvement du bras d'un homme.

« L'homme, disent les physiiciens, est de la matière en état de vibration lente, la pensée est de la matière en état de vibration rapide. » Nous pouvons ajouter, comme corollaire, que l'esprit est

la matière au plus haut état de vibration possible. Le mal est conséquemment la vibration discordante et l'inertie. Cependant une vibration discordante, si son énergie est suffisante, peut ou être ramenée à l'harmonie, ou être élevée au diapason de l'esprit ou du bien. Pour conclure, l'univers n'est pas un dualisme, mais une unité ; le mal et le bien, l'esprit et la matière sont des pôles de vibration, et la plus haute expression du mal est l'inertie ou l'inactivité, la tiédeur, — au fond, le bien non développé.

Puisque la lumière astrale est le quatrième état de la matière, elle se trouve à égale distance du premier état ou de la matière proprement dite et du septième état ou esprit pur, et conséquemment tient de la nature des deux. Elle est à la fois matière et esprit. C'est la porte par laquelle toutes les formes, de l'étoile la plus puissante qui roule dans l'espace au plus petit animalcule qui s'ébat dans une goutte d'eau stagnante, passent du monde supérieur au monde inférieur, du subjectif à l'objectif. C'est aussi le dissolvant universel dans lequel toutes les formes sont dissoutes, y compris l'âme humaine après la mort. C'est l'âme du monde, le créateur, le conservateur et le destructeur des formes, le pouvoir volontaire de l'univers, l'instrument de la Loi. Comme des gouttes de pluie qui tombent dans l'océan, à la mort, les âmes humaines se mélangent à l'âme universelle ; comme des flocons de neige descendant sur le sol, elles retournent à la vie objective, avec une forme déterminée par une loi aussi absolue que celle qui produit l'étoile de neige à six pointes, car la lumière astrale gouverne aussi bien l'axe des cristaux que le karma des hommes. Quand l'illusion de l'existence individuelle produit ces changements successifs de conscience qu'on appelle les transmigrations de l'âme, chaque incarnation est gouvernée par la précédente dans une succession infinie de cause et d'effet, et c'est cela qui constitue le karma. Une équation est faite des âmes individuelles mêlées ensemble dans l'âme du monde comme dans une bourse de virements (clearing-house) et chacune se réincarne en vertu d'une loi aussi rigide et inexorable que celle de l'affinité chimique. Par l'éther qui pénètre tout, qui forme l'haleine vitale de la terre, les âmes des vivants sont mises en rapport de telle façon que chaque pensée de chacun d'eux affecte tous les autres, et les âmes des morts, existant comme des abstractions sans forme dans l'âme du monde, exercent une influence directe sur les vivants. Penser à une personne c'est diriger un courant astral vers cette personne, lequel, pour compléter son circuit, doit revenir à celui qui l'a mis en mouvement, à qui il rapportera des effluves de l'autre personnalité. Penser avec dégoût ou horreur à une personne méchante c'est,

en une certaine mesure, s'identifier à cette personne méchante.

Toutes choses étant matérielles il s'ensuit que les pensées et les idées sont matérielles. Une pensée prend une forme visible dans le quatrième état de la matière. En agissant alors sur sa vibration on peut l'amener aux trois états inférieurs de la matière. L'Adepté en modifiant ainsi les vibrations de la matière peut créer ou détruire des formes à volonté, les faire remonter dans la *prima materia* ou lumière astrale, ou bien les faire descendre sur le plan physique. L'inventeur, l'ouvrier, l'artiste, l'enfant même qui taille un morceau de bois avec son couteau, ne font que transférer une idée d'un plan supérieur à un plan inférieur; l'idée existe déjà, car toutes choses d'ici-bas ne sont que des ombres de ce qui est là-haut, et la lumière astrale étant le médium par lequel toutes formes viennent et vont, est en conséquence remplie des formes de toutes les choses passées, présentes et futures.

Toutes les vibrations sensorielles, toutes les idées passent par la lumière astrale. Force avengle elle-même, elle est gouvernée par les opinions dominantes et se prête à la propagation des émotions populaires, des erreurs et des folies telles que les *revivals* religieux, les sottises du « *mind-cure* », les réformes quichottiennes, etc. Les gens qui cèdent à l'une quelconque de ces influences sont unis par un courant magnétique tout comme s'ils étaient réunis en cercle à une séance spirite. Toutes les relations de la vie, les entours de chaque individu, sont établis par de tels courants. Plus le cercle est grand, plus le courant est fort, et plus puissants sont les individus qui en expriment la pensée dominante. Un grand courant poétique, par exemple, produit des génies tels que Keats, Byron, Shelley et Moore; quand le cercle se rétrécit, il trouve son expression plus faible dans Tennyson et Swinburne. Ces hommes-là expriment les idées prédominantes dans leur cercle, tout comme une table sensibilisée obéit au désir dominant de ceux qui l'ont magnétisée. Ainsi Shakspeare, soutenu par un cercle puissant de poètes dramatiques, a peint la vie humaine avec une fidélité et une puissance inconnues à l'intellection pure. Par suite de la décadence religieuse, les hommes de notre siècle manquent de l'excitant des grands courants de l'enthousiasme populaire; la chaîne des modernes savants elle-même se rompt; et avec la stagnation de l'âme du monde, nos peuples occidentaux, malgré leurs récents progrès intellectuels, descendent rapidement du degré inférieur de vibration de l'animalité. Une complète stagnation de cette haleine vitale de la terre aurait pour résultat l'extinction de l'humanité.

Un des principaux objets que semble avoir à atteindre la

Société Théosophique est de créer un courant nécessaire d'enthousiasme non égoïste et de pensées ennoblissantes.

Ainsi que dans l'état de veille le corps physique est le véhicule de la conscience éveillée, dans le sommeil rêvé le corps astral ou fluidique est l'instrument de l'activité de l'âme sur le plan astral ; et de même que le corps matériel prend sa nourriture dans les trois états inférieurs de la matière, le corps fluidique est nourri par la matière dans le quatrième état ou lumière astrale. Pendant le sommeil le corps astral absorbe la lumière par immersion ; pendant l'état de veille il la respire ; cette respiration produit autour de chaque personne une exhalaison, une *aura* magnétique, qui, pareille à un halo s'étend à environ quatre pouces du corps matériel et dont la couleur indique le degré de vibration, la qualité vibratoire de chaque individu. Par correspondance avec les couleurs du spectre solaire, ce halo est violet pour les personnes d'une haute spiritualité, et, en descendant l'échelle, bleu, vert, jaune, orange, et enfin rouge pour les personnes matérielles et sensuelles ; pour ceux dont la méchanceté est intense le halo est de couleur de boue et noir. C'est là l'expiration ou sortie de l'halaine de l'âme, qui, outre qu'elle est colorée par ses vibrations, est encore remplie des images des pensées et des actions de l'individu. Ces images ou réflexions dans la lumière astrale conservent impérisiblement toutes les pensées de l'humanité. Pendant le sommeil, l'activité de l'âme est d'un ordre beaucoup plus élevé que dans l'état de veille, alors qu'elle est entravée par le corps organique. Si quelqu'un au moment de s'endormir, ce qui est l'instant du passage au plan astral, fixe son attention sur un problème difficile à résoudre, sa conscience supérieure poursuivra ses considérations dans le plan astral, sans être aussi entravée par le corps fluidique qu'elle l'était par le corps matériel, et il pourra s'éveiller avec la solution du problème dans l'esprit. Il y a un sens occulte profond dans l'opinion populaire qui conseille, si l'on a une affaire difficile à traiter, de « dormir dessus » avant de prendre une décision.

Tout le monde vit deux vies : sur le plan physique pendant la veille, sur le plan astral pendant le sommeil. La barrière qui sépare ces deux vies est la même que celle qui sépare les vivants des morts, — un changement de conscience. Cependant, il y a un échange constant d'influence entre ces deux états, comme entre les morts et les vivants, et fréquemment, dans les deux cas, cette barrière est franchie. La mémoire transmet souvent à l'état de veille les sensations vives reçues, pendant le sommeil, avec le corps astral, comme par exemple lorsqu'une personne rêve qu'elle est présente à un endroit éloigné et observe les événements qui s'y passent, et

qu'en s'informant elle apprend que les événements rêvés ont eu lieu au moment du rêve, ce qui démontre que cette personne se trouvait avec son corps astral à l'endroit où ils se sont produits.

Celui qui est doué de la perception astrale peut voir aisément les corps fluidiques des personnes endormies. Bien qu'ordinairement ces corps aient une apparence immatérielle, ils prennent parfois un tel semblant de solidité qu'on s'imagine voir le corps physique. Il arrivera, par exemple, qu'une vieille femme malfaisante, pendant son sommeil, en vagabondant dans la lumière astrale, découvre les secrets d'un individu qu'elle ne connaît pas lorsqu'elle est dans son corps physique, et dont elle n'aura aucune souvenance lorsqu'elle y sera revenue. Mais quand sa propension à mal faire est transférée au plan astral, elle cherchera à nuire à cet individu grâce à la connaissance qu'elle possède de son secret. Si l'individu en question est éveillé et n'est pas doué de la perception astrale, la vieille commère ne peut produire aucun effet sur lui ; s'il est endormi ce qui se passera entre eux sera probablement totalement oublié par l'un et par l'autre lorsqu'ils seront revenus à l'état de conscience inférieur. Mais si l'individu est éveillé et doué de la perception astrale, la vieille commère sera visible pour lui et il découvrira aisément le motif qui la fait agir ; il peut mentalement raisonner avec elle à propos de la conduite qu'elle tient et éprouver de l'inquiétude en pensant aux inconvénients que pourrait avoir la découverte de cette méchante personne, s'il arrivait qu'elle fût transférée au plan inférieur.

La clairvoyance appartient à tout le monde pendant le sommeil naturel et peut être provoquée par l'usage des narcotiques et des spiritueux. Parfois la grande fatigue et la perte de sommeil délivrent les sens supérieurs de leurs entraves. Les rêves sont des souvenirs confus de la vie astrale, plus ou moins mélangés aux sensations de la veille, puisque la mémoire, d'ordinaire, ne retient guère que les visions et les bruits qui se produisent pendant que la conscience hésite entre l'état de veille et l'état de sommeil. Personne ne peut voir dans la lumière astrale sans être au moins en partie sur le plan astral. Dans un moment d'abstraction, quand son attention n'est attirée par aucun phénomène externe, un homme peut perdre plus ou moins complètement la conscience de son corps physique, et son intelligence paraît alors s'étendre bien au delà ; le futur semble venir dans le présent et des événements qui ne sont pas encore produits apparaissent et lui fournissent une sensation voisine du souvenir, d'autant mieux que s'il essaye d'examiner les détails de ces événements, il lui semble voir en eux des faits indistincts du passé ; l'espace qui le sépare des choses éloignées

semble se dissiper comme un brouillard, et c'est alors qu'il se rend compte, ce qu'on ne peut jamais faire complètement sur le plan intellectuel, que l'espace et le temps sont de pures illusions.

Les tableaux qui se trouvent dans la lumière astrale étant constamment à la portée de tout le monde, ceux qui ne les voient pas ne doivent s'en prendre qu'à la grossièreté de leur corps physique, à des vibrations trop lentes. Pour se débarrasser de cette grossièreté, pour atteindre à des vibrations plus rapides, il faudrait éviter la mauvaise nourriture, telle que les corps des animaux morts; il faudrait s'exercer à concentrer sa pensée, à purifier son imagination, à pratiquer l'aspiration, cette forte respiration de l'âme, et à développer la volonté positive.

Quand la porosité du corps physique augmente, ce qui est le cas dans le sommeil, le corps fluide, moins comprimé, respire plus librement, de sorte que l'aspiration devient calme et profonde; des sons harmonieux comme de cloches viennent alors frapper l'oreille de leur résonnance exquise. Lorsque la vibration individuelle devient synchronique avec celle de l'âme du monde, des couleurs brillantes flottent devant les yeux, tout d'abord d'une apparence pointillée ou tachetée, qui se fond en une surface unie d'une teinte merveilleusement riche; des points de lumière brillante apparaissent, s'étendent en nuages lumineux, et dessinent des figures aériennes ou forment un disque de formes légères sur lequel apparaissent des tableaux semblables à ceux qu'on voit dans un miroir. Il y a, bien entendu, différents degrés de vision et les figures se multiplient à mesure que la perception devient plus exercée. De dégoûtantes carcasses astrales se présentent aussi aux yeux du voyant; il sent par exemple qu'on lui saisit rudement le bras, il se tourne et voit la coque d'un Indien flottant dans l'air, ou bien un cadavre déchiqueté s'avance vers lui comme un objet qui flotte à la dérive en dardant des yeux de poisson sur ceux du voyant. Les sens de celui-ci sont assaillis par des spectacles effroyables et des bruits qui mettent son courage aux plus rudes épreuves; des êtres apparaissent dont le seul aspect glace son sang d'horreur. Mais d'autres choses le remplissent d'enthousiasme. Un globe immense qui semble d'or fondu passe dans le champ de sa vision, et il sent que c'est un salut qui lui est adressé par un être trop pur et trop puissant pour être enchaîné dans une forme. Ou bien encore il entend un chant doux au-dessus de sa tête, qui semble venir de quelqu'un planant sur lui; il a conscience d'une présence sans forme et reconnaît dans la voix un ami mort depuis longtemps dont il lui est permis de partager un moment le rêve de bonheur,

et lorsqu'il descend de ces étranges hauteurs, il sent la douce influence du mort comme une bénédiction. C'est sans doute une influence de ce genre qui inspira ces vers merveilleux de l'Adonais de Shelley, où il invoque l'esprit de Keats :

« Cette Lumière dont le sourire enflamme l'Univers,  
 Cette Beauté dans laquelle toutes choses agissent et se meuvent,  
 Cette Bénédiction que l'éclipsante Malédiction  
 De la naissance ne peut éteindre, ce réconfortant Amour  
 Qui, à travers la trame de l'Être aveuglément tissée  
 Par l'homme et la bête et la terre et l'air et la mer,  
 Brûle brillant ou terne, car tous sont les miroirs  
 Du feu que tous désirent, — maintenant brille sur moi,  
 Consumant les derniers nuages de la froide condition mortelle.

Le souffle dont j'ai invoqué la puissance dans mes chants  
 Descend sur moi ; la barque de mon esprit est entraînée  
 Loin du rivage, loin de la foule tremblante  
 Dont les voiles n'ont jamais connu la tempête ;  
 La terre massive et les sphères des cieux se fendent !  
 Je suis emporté dans l'ombre, terriblement au loin !  
 Pendant que, lumineuse à travers le dernier voile du Ciel,  
 L'âme d'Adonais, comme une étoile,  
 Scintille de la demeure où sont les éternels. »

D'autres perceptions accompagnent les phénomènes de l'ordre astral. Par exemple les pensées des autres, spécialement quand elles se rapportent à lui, seront quelquefois réfléchies dans l'âme du voyant aussi clairement qu'un objet matériel dans un miroir ; le chagrin d'un ami éloigné avec qui il est en communication sympathique peut l'affecter, bien qu'il n'ait personnellement aucune cause de tristesse. Mais on ne devrait jamais tenir compte des informations fournies par les phénomènes de l'ordre astral avant de les avoir contrôlées par la raison.

L'expression de lumière astrale est employée dans le même sens qu'Akasa, ou l'éther, bien que parfois on lui donne un sens limité pour désigner cette condensation de l'éther qui constitue l'âme de la terre ou une étoile. On peut dire qu'elle est la substance universelle de laquelle sortent toutes les formes pour entrer dans l'existence, lorsqu'elle est mise en mouvement par la divine résonance du Logos, au commencement d'un *manvantara* ou cycle évolutif. On peut dire encore qu'elle est le mental universel contenant toutes les idées ou âmes qui se manifestent comme formes pendant l'arc descendant du cycle d'évolution et reviennent à l'aformité pendant l'arc de retour. On peut encore l'appeler la région mitoyenne où la matière et l'esprit se rencontrent

et se mélangent et par laquelle les illusions de la forme font leurs sorties et leurs entrées. Ces formes sont ou totales, comme les âmes immortelles, ou partielles, comme les élémentaux. Ces derniers sont souvent de simples produits de l'imagination du voyant, ses idées prenant des formes visibles ; beaucoup d'entre ceux qui sont horribles sont des êtres semi-intelligents, créés dans l'âme plastique du monde par les mauvaises pensées et les mauvaises actions de l'humanité. Ils se jettent sur tous ceux qui s'élèvent au-dessus du plan matériel et essayent de les y faire redescendre. L'animal de l'homme, son être inférieur, essaye aussi de le retenir ; se moque de ses principes supérieurs quand ils veulent monter ; le trompe en lui faisant souvent faire ce pas qui conduit du sublime au ridicule ; s'allie avec la cohue des forces mauvaises qu'il a fait venir à l'existence dans la lumière astrale durant le passé ; et essaye de le détourner par la terreur ou la tentation du sentier que sa nature supérieure lui commande de suivre.

C'est avec une étonnante légèreté d'esprit que les hommes regardent ordinairement les choses comme réelles en proportion de leur tangibilité, quand l'observation des phénomènes ordinaires de l'ordre physique semblerait devoir leur enseigner justement le contraire. Un coup de foudre est plus destructif que la massue d'un sauvage ; un projectile est poussé avec une force autrement mortelle par l'expansion d'un gaz qu'elle ne l'est par l'élasticité d'un corps solide comme l'arc. Moins la matière devient solide et tangible, plus elle est puissante. Pourtant le plus bas et le moins réel des trois mondes est considéré par la populace intellectuelle de l'humanité comme le seul réel, et les gens bavardent sérieusement sur « les faits sévères de la vie ». Aussi longtemps qu'un homme est satisfait de ses fantaisies sentimentales, il ne songe pas à explorer les régions plus élevées. Le royaume supérieur est pour lui complètement irréel, et il sourit avec pitié des pauvres insensés qui prétendent y avoir pénétré. Pour un tel individu les choses matérielles ont seules de la réalité. Cependant celui qui n'a jamais douté de l'existence de la matière n'a aucune aptitude pour la pensée métaphysique. Des trois écoles occidentales de philosophie, il n'y en a qu'une, la réaliste, qui admette la réalité objective de la matière. Les réalistes affirment la non-réalité objective du temps, de l'espace et de la causalité, et les conceptionnalistes arrivent au fond au même résultat. Dire, par conséquent, que la matière et l'esprit ne font qu'un ; que toutes choses, même les idées, sont matérielles, c'est simplement affirmer l'unité. On exprime la même pensée en disant que toutes choses sont spirituelles, la matière n'étant que l'émanation la plus éloignée de

l'esprit. Suivant Herbert Spencer, le temps et l'espace ne sont que les manifestations d'une force inconnaissable. L'assertion qu'on trouve dans « *Through the Gates of Gold* » (1) que « la séparation qui existe entre les individus, entre les mondes, entre les différents pôles de l'univers et de la vie, la fantaisie mentale et physique appelée espace, n'est qu'un cauchemar de l'imagination humaine » est strictement d'accord avec l'enseignement de la science moderne. La tâche du mystique est de se débarrasser de toutes ces illusions et de se rendre compte de l'unité de toutes choses. Celui qui est encore l'esclave des intérêts de la vie; qui désire l'amour de ses compagnons d'existence ou redoute leur haine; qui se soucie encore de la fortune et des honneurs; qui est attaché à la vie physique et à l'existence séparée, fera mieux de ne pas entrer dans cet autre domaine de l'illusion, le monde astral. La perception astrale n'est pas une faculté désirable par elle-même; elle ne devrait se présenter que dans le cours normal du développement. On ne gagne rien à quitter une troupe d'illusions pour en poursuivre une autre; aussi, de toutes les recherches, celle de la vision des phénomènes est-elle la moins estimable. La connaissance ne vient qu'à ceux qui s'efforcent de réaliser l'unité. Celui qui, commençant sur le plan inférieur de la vie par la renonciation à soi et le dévouement aux intérêts des autres, se rend compte de cette vérité sur chaque plan successif, celui-là atteint Nirvana. Celui qui cherche la connaissance pour tout autre motif que le désir non égoïste de faire du bien à toutes les créatures vivantes, roule à la dérive sur la mer des renaissances, sans pilote et sans étoiles.

TRADUIT DE *The Platonist* PAR GUYMIOT.

## CAUSERIE PHILOSOPHIQUE

### POSITIVISME !

A la plaisante époque où florissait la scholastique, où l'on cataloguait les différents sophismes sous les gracieuses dénominations de : *Barbara*, *Colarent*, *Darii*, *Baroco* (surtout !) et *Baralypton*; où Aristote était Dieu, et quel Aristote ! en ce bon vieux

(1) « Par les Portes d'or », livre théosophique dont l'auteur est le même que celui de *Lumière par le sentier*. (N. de la D.)

temps où les moyens de persuasion, géhenne et bûcher, ne manquaient pas de force, l'argument irréfutable et sans réplique était le : *Magister dixit*.

Découvrait-on la plus évidente absurdité dans un auteur orthodoxe, fût-ce une coquille de copiste, la dite bourde était promue au rang d'axiome et, qui plus est, de dogme : *Magister dixit*.

Les cycles évoluent sans trêve ; mais la bêtise humaine se dégrossit fort lentement. Au sombre Moyen Age, succéda la radieuse Renaissance, déterminée en Occident par l'émigration des Initiés, des savants, et des artistes de l'Empire Grec, fuyant le triomphe de la barbarie turque. Survint aussi la Réforme, ou déformation politique de ce beau mouvement vers l'idéal. Au nom du libre examen, les réformés de toutes nuances ne s'accordèrent que sur un seul point : le remplacement des anciennes autorités orthodoxes par la Bible, et quelle Bible ! Il y eut néanmoins progrès dans le fétichisme. Les scholastiques avaient une garantie fort précaire contre la multiplication illimitée de l'absurde ; c'étaient la compétence et la valeur éventuelle d'auteurs, en somme, estimés. Pour les Réformés, au contraire, ce ne fut pas la Bible elle-même qui fit foi, mais : « son interprétation par tout homme doué d'un jugement sain » (Luther).

On aperçoit d'ici les heureuses conséquences d'une pareille trouvaille. M. Tartempion, dont les libres promenades hors des murs de Bedlam ou de Charenton, garantirent assez la santé intellectuelle, est absolument infaillible quand il interprète l'interprétation redigée par le Rabbin Ezra Cohen sur les racontars d'interprètes antérieurs des hiéogrammes du grand Initié Egyptien, Moïse. Or les clefs orales de ces hiéogrammes furent confiées aux collègues des Initiés laïques, qui, dès le début de la monarchie Juive, les cachèrent soigneusement à tout pouvoir politique. Il en résulte que le Rabbin Ezra Cohen, salarié d'un autocrate persan, ne pouvait en aucune façon comprendre les écrits de Moïse, alors même qu'il les eût retrouvés intacts ; et encore moins que lui, pouvaient le faire les réformés, interprètes de ses propres divagations.

L'Evolution ne cessa pas de parcourir sa spirale ascendante, ni la fatuité humaine de créer des myriades de modes transitoires, en matière de certitude et de critérium, principalement.

Mais ne nous arrêtons pas à toutes les tartes à la crème du siècle dernier, et passons de suite au déluge, c'est-à-dire à la grande Révolution, que réussirent à provoquer — non sans peine — des siècles nombreux d'oppression, de misère, d'anarchie politique, économique, intellectuelle et morale.

Inconcevable confusion d'aspirations sublimes et de mascarades archéologiques ! La mode revint au civisme des quirites ; l'on ne jurait plus que par Cincinnatus, Caton, Brutus, et autres citoyens aristocrates de même acabit, qui torturaient les esclaves, pratiquaient l'usure, faisaient vendre à l'encan les citoyens débiteurs et combattaient par-dessus tout l'égalité, même entre quirites, par l'achat des suffrages, la suppression de toute légalité, l'assassinat surtout. D'ailleurs, des tribuns et régicides, la mode passa vite aux rhéteurs ; dès le directoire, le culte de Brutus pâlisait devant celui de Cicéron, le plat valet des riches, qui fut encore plus vivement remplacé par les *Imperatores*, César, Auguste et compagnie.

Passons également sur les nombreuses étapes de notre siècle éclairé ; et arrivons de suite à l'époque actuelle, où par rare faveur de la destinée, le même criterium, en fait de connaissance, règne exclusivement depuis vingt-cinq ou trente années.

Il ne faut plus, aujourd'hui, de ces superstitions indignes d'un esprit fort, plus d'autorité, plus de foi aveugle, plus même, la moindre confiance en ces crétiens d'anciens ! L'observation, messieurs ; l'expérience, mesdames ; la méthode positive, en un mot ; notre époque éclairée ne sort pas de là et a rompu pour toujours avec les dévergondages de l'imagination.

— Mais, direz-vous, est-ce en imagination que les anciens ont calculé les éclipses ? Ou bien a-t-on, dans l'antique Chine, consulté une somnambule pour découvrir la poudre à canon ? Et la boussole, et l'imprimerie, et ces monuments qui se rient des injures du temps, défilent la puissance de nos moyens dynamiques, et ces admirables épopées, ces hautes synthèses qui viennent de l'Inde, de l'Iran, de l'Égypte, de la Grèce ; est-ce que tout cela n'implique pas la nécessité de connaissances et de méthodes aussi positives, sinon plus, que celles d'aujourd'hui ?

Voilà ce que vous direz peut-être, comme le dirait en meilleurs termes, la momie Allamistakéo au docteur Ponnoner, dans le ravissant chef-d'œuvre d'Edgard Poë. Or, vous vous souvenez de l'argument décisif du gros petit docteur, au moment où toute sa société de Yankis fut mise en déroute par l'argumentation serrée du logicien préhistorique ?

— Répondez sur votre honneur de gentleman, s'écria l'apoplectique docteur, vos contemporains connaissaient-ils les pilules de Ponnoner et les pastilles de Brandreth ?

Et la momie fut battue à plate couture, car les anciens Egyptiens, paraît-il, ne connaissaient pas de pilules.

De même, si l'on veut élever l'intelligence humaine au-dessus

des bourbiers malsains où la retiennent les Pangloss de la science officielle, ils s'écrient en se bouchant les oreilles et les yeux :

— Avez-vous disséqué des lapins vivants ou éventré des chiens ? Le scalpel est-il votre seul moyen de recherche ?

Et ils concluent qu'en dehors des susdits exercices, on ne saurait atteindre la vérité scientifique.

Notre collaborateur Barlet, dans son beau travail sur l'*Initiation*, a étudié avec toute la rigueur désirable les *éléments constitutifs de toute connaissance*, lesquels, en dernière analyse, se réduisent à *l'évidence ou acte de foi en nos sens intime ou externe, Intuition*.

Et à aucune époque du monde, à l'apogée des hautes civilisations rouge, noire, aryenne, comme dans les ténèbres du Bas-Empire on à la lumière de nos becs de gaz, les opinions, connaissances ou croyances humaines, n'ont jamais eu d'autre base que l'*Intuition*.

Seulement, l'intuition d'un Hugo ou d'un Darwin est à quelques degrés au-dessus de celle d'un cuistre. Cette faculté varie en raison même du niveau de la conscience, et sa valeur intrinsèque ne peut avoir d'autre mesure que les résultats qu'elle produit.

Les synthèses grandioses, les monuments inimitables, les traditions sublimes, qui subsistent de l'ancienne science intégrale, autrefois souveraine du globe, suffiraient, à défaut d'autre preuve, pour établir cette vérité incontestable, bien qu'en apparence paradoxale : que la méthode digne du nom de positive, n'appartient qu'à la science ésotérique.

Il est temps d'arracher aux Pangloss et aux Ponnoner d'Amérique et d'Europe, la qualification de positivistes, dont ils se parent indûment ; et le *Lotus* remplira vaillamment ce devoir, sans se soucier des terribles pilules si funestes à la pauvre momie.

*Un certain Hans Pfaal.*

## CONSTITUTION INTELLECTUELLE MÉTAPHYSIQUE DE L'HOMME (1)

L'homme, comme je viens de le dire, appartient à une nature triple ; il peut donc vivre d'une triple vie : d'une vie instinctive, d'une vie animique, ou d'une vie intellectuelle. Ces trois vies, quand elles sont toutes les trois développées, se confondent dans une quatrième, qui est la vie propre et volitive de cet être admirable, dont la source immortelle est dans la vie et la volonté

(1) Le présent extrait forme le paragraphe III de l'introduction à *l'État social de l'homme*, par Fabre d'Olivet ; Paris, 1822.

divines. Chacune de ces vies a son centre particulier et sa sphère appropriée.

Je vais tâcher de présenter à l'esprit du lecteur une vue métaphysique de la constitution intellectuelle de l'homme; mais je dois le prévenir qu'il ne doit rien concevoir de matériel dans ce que je lui dirai à cet égard. Quoique je sois obligé, pour me faire entendre, de me servir de termes qui rappellent des objets physiques, tels que ceux de centre, de sphère, de circonférence, de rayon, etc...., on ne doit point penser qu'il entre rien de corporel, ni surtout rien de mécanique dans ces choses. Ces mots que j'emploierai, faute d'autres, doivent être entendus par l'esprit seul, et abstraction faite de toute matière.

L'homme, considéré spirituellement, dans l'absence de ses organes corporels, peut donc être conçu sous la forme d'une sphère lumineuse, dans laquelle trois foyers centraux donnent naissance à trois sphères distinctes, toutes les trois enveloppées par la circonférence de cette sphère.

De chacun de ces trois foyers rayonne une des trois vies dont j'ai parlé. Au foyer inférieur appartient la vie instinctive; au foyer médian, la vie animique; et au foyer supérieur la vie intellectuelle. Parmi ces trois centres vitaux, on peut regarder le centre animique comme le point fondamental; le premier mobile sur lequel repose et se meut tout l'édifice de l'être spirituel humain. Ce centre, en déployant sa circonférence, atteint les deux autres centres, et réunit sur lui-même les points opposés des deux circonférences qu'ils déploient; en sorte que les trois sphères vitales, en se mouvant l'une dans l'autre, se communiquent leurs natures diverses, et portent de l'une à l'autre leur influence réciproque.

Dès que le premier mouvement est donné à l'être humain en puissance, et qu'il passe en acte par un effet de sa nature, ainsi déterminée par la cause première de tous les êtres, le foyer instinctif attire et développe les éléments du *corps*; le foyer animique crée l'*âme*, et l'intellectuel élabore l'*esprit*. L'homme se compose donc de *corps*, d'*âme* et d'*esprit*. Au *corps* appartiennent les *besoins*; à l'*âme*, les *passions*; à l'*esprit*, les *inspirations*.

A mesure que chaque foyer grandit et rayonne, il déploie une circonférence qui, se divisant par son rayon propre, présente six points lumineux, à chacun desquels se manifeste une faculté, c'est-à-dire un mode particulier d'action, selon la vie de la sphère, animique, instinctive ou intellectuelle.

Afin d'éviter la confusion, nous ne nommerons que trois de ces

facultés sur chaque circonférence ; ce qui nous en donnera neuf en tout ; savoir :

Pour la sphère instinctive : la *sensation*, l'*instinct*, le *sens commun*.

Pour la sphère animique : le *sentiment*, l'*entendement*, la *raison*.

Pour la sphère intellectuelle : l'*assentiment*, l'*intelligence*, la *sagacité*.

L'origine de toutes ces facultés est d'abord dans la sphère instinctive : c'est là qu'elles prennent toutes naissance, et qu'elles reçoivent toutes leurs premières formes. Les deux autres sphères, qui ne se développent qu'après, n'acquièrent leurs facultés relatives que secondairement, et par transformation ; c'est-à-dire que la sphère instinctive étant entièrement développée et portant par son point circonférenciel, la *sensation*, par exemple, au centre animique, ce centre est ébranlé ; il se déploie, s'empare de cette faculté qui l'émeut et transforme la sensation en *sentiment*. Ce sentiment, porté de la même manière, et lorsque toutes les conditions sont remplies pour cela, au centre intellectuel, y est saisi à son tour par ce centre et transformé en *assentiment*. Ainsi l'*instinct* proprement dit, passant de la sphère instinctive dans l'animique, s'y transforme en *entendement* ; et l'entendement devient *intelligence* par suite de son passage de cette dernière sphère dans la sphère intellectuelle. Cette transformation a lieu pour toutes les autres facultés de ce genre quel qu'en soit le nombre.

Mais cette transformation qui s'exécute sur les facultés du genre de la sensation, que je considère comme des affections circonférencielles, et par conséquent extérieures, s'exécute aussi sur les besoins qui sont des affections centrales, intérieures ; de manière que le besoin, porté du centre instinctif au centre animique, y devient ou peut y devenir passion ; et que si cette passion passe du centre animique au centre intellectuel, elle peut y prendre le caractère d'une inspiration, et réagir sur la passion, comme la passion réagit sur le besoin.

A présent, considérons que toute affection circonférencielle du genre de la sensation excite un mouvement plus ou moins fort dans le centre instinctif, et s'y représente à l'instant comme *plaisir* ou *douleur* selon que ce mouvement est agréable ou fâcheux, et qu'il prend sa source dans le *bien* ou dans le *mal* physiques. L'intensité du plaisir ou de la douleur est relative à celle du mouvement excité, et à sa nature. Si ce mouvement a une certaine force, il fait naître, selon qu'il est agréable ou douloureux, deux effets inévitables : l'*attrait* qui l'attire ou la  *Crainte* qui le repousse ; s'il est faible et douteux, il produit l'*indolence*.

De même que le centre instinctif perçoit par la sensation le bien et le mal physiques sous le nom de *plaisir* ou de *douleur*, le centre animique développe par le sentiment le bien et le mal moraux sous les noms d'*amour* ou de *haine*; et le centre intellectuel se représente le bien et le mal intellectuels sous les noms de *vérité* ou d'*erreur*. Mais ces effets inévitables d'attrait ou de crainte qui s'attachent à la sensation instinctive, selon qu'elle excite le plaisir ou la douleur, ne survivent pas à cette sensation et disparaissent avec elle; tandis que, dans la sphère animique, le sentiment qui fait naître l'amour ou la haine, amenant également deux effets certains, le *désir* ou la *terreur*, loin de disparaître avec la cause du sentiment qui les a produits, persistent, au contraire, encore longtemps après ce même sentiment, prennent le caractère de passions, et appellent ou repoussent la cause qui les a fait naître. La différence notable de la vie instinctive et de la vie animique est là; le lecteur attentif et curieux doit le remarquer et y réfléchir. Les sensations instinctives sont toutes actuelles et leurs effets instantanés; mais les sentiments animiques sont durables, indépendamment du mouvement physique qui les produit. Quant aux assentiments intellectuels qui affirment la vérité ou l'erreur, ils sont non seulement durables comme les sentiments, mais influents, encore même qu'ils sont passés.

Pour ce qui est de l'*indolence*, qu'excite un mouvement faible ou douteux dans la sensation physique, elle se transforme en *apathie* dans le sentiment moral, et en cette sorte d'*indifférence*, dans l'assentiment intellectuel, qui confond la vérité et l'erreur, et laisse insouciant sur l'une comme sur l'autre. Cet état, habituel dans l'enfance de l'individu, comme dans l'enfance du règne, domine également dans celle des sociétés.

Cette existence tripliforme de l'homme, quoiqu'elle paraisse déjà très compliquée, à cause des actions nombreuses et des réactions qu'opèrent incessamment, les uns à l'égard des autres, les besoins instinctifs, les passions animiques et les inspirations intellectuelles, serait encore très simple, et n'offrirait guère que celle d'un être nécessité, si nous n'avions pas à considérer cette quatrième vie, qui renferme les trois autres, et donne à l'homme la liberté, qu'il n'aurait pas sans elle.

Redoublons ici d'attention, car le sujet est important et difficile.

Sur le centre même de la sphère animique, premier mobile de l'être spirituel humain, porte un autre centre qui y est inhérent, dont la circonférence, en se déployant, atteint les points extrêmes des sphères instinctive et intellectuelle, et les enveloppe également. Cette quatrième sphère, dans l'intérieur de laquelle se meu-

vent les trois sphères de l'instinct, de l'âme et de l'esprit, à la place et selon le mode que j'ai tâché de décrire, est celle de la puissance efficiente, volitive, dont l'essence, émanée de la Divinité, est indestructible et irréfragable comme elle. Cette sphère, dont la vie incessamment rayonne du centre à la circonférence, peut s'étendre ou se resserrer dans l'espace éthéré jusqu'à des bornes qui pourraient s'appeler infinies, si DIEU n'était pas le seul être infini. Voilà quelle est la sphère lumineuse dont j'ai parlé au commencement de cet article.

Lorsque cette sphère est suffisamment développée, sa circonférence, déterminée par l'étendue de son rayon, admet un grand nombre de facultés; les unes primordiales, les autres secondaires, faibles d'abord, mais qui se renforcent graduellement à mesure que le rayon qui les produit acquiert de la force et de la grandeur. Parmi ces facultés, nous en nommerons seulement douze, six primordiales et six secondaires, en commençant par les plus inférieures et finissant par les plus élevées.

Ces douze facultés sont :

*L'attention et la perception*  
*La réflexion et la répétition*  
*La comparaison et le jugement*  
*La rétention et la mémoire*  
*Le discernement et la compréhension*  
*L'imagination et la création.*

La puissance volitive qui porte ses facultés partout avec elle, les place où elle veut, dans la sphère instinctive, dans l'animique, dans l'intellectuelle; car cette puissance est toujours là où elle veut être. La triple vie que j'ai décrite est son domaine, elle en use à son gré, sans que rien puisse attenter à sa liberté qu'elle même, ainsi que je le dirai dans la suite de cet ouvrage.

Dès qu'une sensation, un sentiment, un assentiment, se manifeste dans l'une des trois vies qui lui sont soumises, elle en a la *perception*, par l'*attention* qu'elle leur donne; et, usant de sa faculté de s'en procurer la *répétition*, même en l'absence de leur cause, elle les examine par la *réflexion*. La *comparaison* qu'elle en fait, selon le type de ce qu'elle approuve ou de ce qu'elle n'approuve pas, détermine son *jugement*. Ensuite elle forme sa *mémoire* par la *rétention* de son propre travail, arrive au *discernement*, et par conséquent à la *compréhension*, et enfin rassemble, rapproche par l'*imagination* les idées disséminées, et parvient à la *création* de sa pensée. C'est bien à tort, comme on voit, que l'on confond, dans le langage vulgaire, une *idée* avec une *pensée*. Une

idée est l'effet simple d'une sensation, d'un sentiment ou d'un assentiment; tandis qu'une pensée est un effet composé, un résultat quelquefois immense. Avoir des idées, c'est sentir, avoir des pensées, c'est opérer.

La même opération que je viens de décrire succinctement s'exécute de la même manière sur les besoins, les passions et les inspirations; mais, dans ce dernier cas, le travail de la puissance volitive est central; au lieu que, dans le premier cas, il était circonférenciel. C'est ici où cette magnifique puissance se montre dans tout son éclat, devient le type de l'univers, et mérite le nom de microcosme que toute l'antiquité lui a donné.

De même que la sphère instinctive agit par *besoin*, l'anémique par *passion*, l'intellectuelle par *inspiration*, la sphère volitive agit par *détermination*; et de là dépend la liberté de l'homme, sa force, et la manifestation de sa céleste origine. Rien n'est si simple que cette action que les philosophes et les moralistes ont eu tant de peine à expliquer. Je vais tâcher de la faire sentir.

La présence d'un besoin, d'une passion ou d'une inspiration, excite dans la sphère où elle est produite un mouvement giratoire plus ou moins rapide, selon l'intensité de l'un ou de l'autre: ce mouvement est ordinairement appelé *appétit* ou *appétence* dans l'instinct, *émotion* ou *entraînement* dans l'âme et dans l'esprit; souvent ces termes se substituent les uns aux autres, et se varient par des synonymes dont le sens exprime plus ou moins de force dans le mouvement. La puissance volitive, qui en est ébranlée, a trois déterminations dont elle est libre de faire usage: premièrement, elle cède au mouvement, et sa sphère tourne du même côté que la sphère agitée; secondement elle y résiste, et tourne du côté opposé; troisièmement; elle demeure en repos. Dans le premier cas, elle se laisse nécessiter par l'instinct, entraîner par l'âme, ou émouvoir par l'esprit, et connive avec le besoin, la passion ou l'inspiration; dans le second, elle les combat, et amortit leur mouvement par le sien; dans le troisième, elle suspend l'acquiescement ou le rejet, et examine ce qui lui convient le mieux de faire. - Quelle que soit sa détermination, sa volonté efficiente, qui se manifeste librement, trouve des moyens de servir ses diverses appétences, de les combattre, ou de méditer sur leurs causes, leurs formes et leurs conséquences. Ces moyens, qui sont dans le rayonnement continu du centre à la circonférence, et de la circonférence au centre, sont très nombreux. Je vais seulement signaler ici ceux qui s'attachent plus particulièrement aux douze facultés que j'ai déjà nommées.

L'attention et la perception agissent par *individualisation* et *numération*.

La réflexion et la répétition par *décomposition* et *analyse*.

La comparaison et le jugement par *analogie* et *synthèse*.

La rétention et la mémoire par *méthode* et *catégorie*.

Le discernement et la compréhension par *induction* et *déduction*.

L'imagination et la création par *abstraction* et *généralisation*.

L'emploi de ces moyens et de beaucoup d'autres qu'il serait trop long de nommer, s'appelle *méditation*. La méditation constitue la force de la volonté qui l'emploie. L'acquiescement de cette volonté, ou sa résistance, selon qu'ils sont bien ou mal appliqués, selon qu'ils sont simultanés ou longtemps débattus, font de l'homme un être puissant ou faible, élevé ou vil, sage ou ignorant, vertueux ou vicieux : les oppositions, les contradictions, les orages de toutes sortes qui s'élèvent dans son sein, n'ont point, d'autres causes que les mouvements des trois sphères vitales, l'instinctive, l'animique et l'intellectuelle, souvent opposés entre eux, et plus souvent encore contradictoires avec le mouvement régulateur de la puissance volitive, qui refuse son adhésion déterminative, ou qui ne la donne qu'après de violents combats.

Lorsque les déterminations de la volonté ont lieu sur des objets du ressort de la sensation, du sentiment ou de l'assentiment, l'acquiescement ou la résistance suivent simultanément l'impulsion de l'instinct, de l'entendement ou de l'intelligence, et portent leur nom : quand ils sont précédés de la méditation, ils prennent le caractère du sens commun, de la raison ou de la sagacité, et sont dits leur appartenir, et même être leur propre création.

FABRE D'OLIVET.

## SUR QUEL SENTIER ?

**L**es buts étant lointains par les routes battues  
 Et le temps étant court, j'ai pris à travers champs ;  
 Les voix des compagnons pour toujours se sont tues :  
 Le silence des nuits au lieu des joyeux chants.

*Le silence effareur qu'on sent plein d'existences,  
Où l'invisible frôle à chaque instant la peau ;  
Le silence ou l'on va, percé de mornes transes,  
Où l'on entend soudain des esprits noirs l'appeau.*

*Et l'horizon est bas et couvert de ténèbres  
Que des vouloirs obscurs arrangent en arceaux,  
Et les hiboux du mal avec des cris funèbres  
Tracent dans l'air épais de magiques cerceaux.*

*Il faut un cœur bardé de l'airain du courage  
Pour avancer ainsi dans les champs ténébreux.  
Dans le lointain, parfois, un sinistre mirage  
Fait passer dans les nerfs de longs soupçons peureux.*

*Vers quels buts inconnus aux assoiffants mystères  
S'en vont donc les chemins emmêlés sous mes pas ?  
La lueur qu'on perçoit vient-elle des cratères  
Qui jettent vers le ciel les blasphèmes d'en bas ?*

*En avant ! en avant ! si quelques pas encore  
Me conduisaient au but. A quoi bon le retour ?  
Des compagnons quittés jamais la voix sonore  
Ne chantera pour moi l'accueil au vieux séjour.*

GUYMIOT.

## PENSÉES

La Divinité est comme une roue formée de sept roues, l'une dans l'autre, ou l'on ne voit ni commencement ni fin (*J. Boehm*).

La résignation n'est pas l'inaction (\* \* \* \* \*)  
(*Bidpai*).

Le désir coupe le coup aux hommes (\* \* \* \* \*)  
(*Méidiani*).

Toute fraternité universelle de Théosophes doit avoir à sa base des principes socialistes ; ses fondements peuvent s'étendre plus avant et plus profond que ceux du socialisme, mais ils ne sauraient avoir moins d'extension (*J. Brailsford Bright*).

## FAITS ET NOUVELLES

---

**Chats ensorcelés.** — On lit dans la *Lanterne* (18 décembre) : On signale à Saint-Sigismond (Indre-et-Loire), l'existence d'une sorcière qui vient de jeter « un sort » sur tous les chats noirs de la commune.

Une vieille fille, qui ne faisait de mal à personne, se contentant de traire sa vache et de battre son beurre, avait chez elle sept beaux chats noirs : des amours de chats qui faisaient ses délices. Mais une sorcière est passée par là et, depuis, les félins sont devenus furieux.

Ils miaulent et soufflent du matin au soir et du soir au matin, sans qu'on puisse comprendre pourquoi ; ils sont devenus insociables, et bondissent jusqu'aux solives du plafond, aussitôt que leur bonne maîtresse fait mine de les approcher. La malignité de la sorcière ne s'en est pas tenue à ce premier exploit. Une voisine de la vieille fille a également un chat, un beau chat noir sans une tache. Or, depuis le passage de l'envoûteuse, le chat noir est devenu furieux ; rien ne parvient à l'apaiser. Les chats gris, les chats blancs, les chats roux ont échappé, jusqu'à ce jour, au maléfice. Qui donc extirpera de nos villages la superstition idiote ? Qui ? Mais l'instruction, qui est la pire ennemie des sorciers et des sortilèges. »

Nous ferons remarquer au correspondant de la *Lanterne* que l'instruction ne détruit pas la croyance aux sortilèges ni aux sorciers, car elle est aussi vivace que jamais, surtout chez les personnes instruites. Il n'a qu'à venir voir à Paris.

**Une stigmatisée.** — *Le petit Clermontois* signale un cas de stigmatisme des plus curieux. La stigmatisée est une religieuse du couvent de Chas, petite commune de l'Auvergne. Elle appartient à l'ordre des sœurs de la Miséricorde et s'appelle, en religion, sœur Nappelle.

Non seulement sœur Nappelle a des trous aux pieds et aux mains, et sur le front l'empreinte de la couronne d'épines, mais de plus, elle présente au côté, une plaie très large d'où s'échappent abondamment, aux fêtes de la Passion, du sang et de l'eau.

A l'église, sœur Nappelle a de fréquentes extases qui durent quelquefois des heures entières. Le jour de Noël, à la grande stupéfaction des fidèles, l'extatique, les bras tendus, les yeux fixés sur un point de l'espace, comme absorbée dans la contemplation de quelque vision idéale, a fait sur la pointe des pieds le tour de la nef.

Sœur Nappelle jouit, paraît-il, du don de prophétie. On lui attribue des prédictions vraiment étonnantes.

**Le Jubilé de Léon XIII.** — L'évêque d'Olinda (Brésil), rapporte un journal espagnol, *El Liberal*, a demandé aux familles riches de son diocèse d'offrir comme cadeau au pape, à l'occasion de son jubilé, la liberté à leurs esclaves.

« L'humanité reconnaissante, dit à ce propos la *Revista de studios psicologos* de Barcelone, bénira cet évêque qui accomplit de cette manière les devoirs de sa charge et interprète si bien la doctrine du martyr de Golgotha. Si le clergé catholique comprenait ainsi sa mission, tout autre serait le sort du catholicisme.

Mais à côté de cet acte, ajoute le même journal, se pose celui de l'archiprêtre de Jerez qui, pour célébrer ce jubilé, a demandé à ses ouailles d'envoyer au Saint-Père le meilleur vin de leur cru. Le contraste est frappant. »

**La Congrégation de l'Index et la réclame.** — *La Sacrée Congrégation de l'Index*, par décret du 7 septembre, auquel le Saint-Père a donné son approbation le 20 décembre et dont il a ordonné la publication, a inscrit au catalogue des livres à l'index les ouvrages dont l'énumération suit :

*Ledrain* : *Histoire d'Israël* : première et deuxième partie. Paris ; Alphonse Lemerre, éditeur ; 1879-1882.

*Lenormand, François* : *Les Origines de l'histoire d'après la Bible et les traditions des peuples orientaux. De la création de l'homme au déluge*, vol. I. *L'humanité nouvelle et la description des peuples*, vol. II ; Paris, 1880-1882 1884. « *L'auteur, avant sa mort, a louablement déclaré qu'il réprouvait tout ce qui, dans son ouvrage, aurait été jugé digne de censure par l'Eglise* ».

*Henri Lasserre* : *Les Saints Evangiles* ; traduction nouvelle. Paris, 1887.

Après avoir ainsi exécuté tous ces ouvrages remplis de mécréance, d'erreur et d'ignorance, le Saint-Office pour se montrer à la hauteur de sa tâche jusqu'au bout, a, par décret, effacé du catalogue des livres à l'index l'ouvrage éminemment utile, débordant d'intelligence et universellement connu, intitulé :

*La dévotion au Sacré-Cœur de N.-S.-Jesus-Christ*, par un Père de la Compagnie de Jésus, qui avait été condamné par décret du 11 mars 1704.

Comme on voit, l'aimable Congrégation gagne bien son pain ; on serait tenté de croire que c'est une agence de publicité : nous lui demandons la grâce de faire inscrire sur le dos de ses hommes-sandwich les ouvrages théosophiques et d'aider ainsi à la propagation de nos doctrines.

**Mort du baron Hellenbach.** — Nous avons le regret d'annoncer la mort corporelle de cet écrivain occultiste, auteur d'ouvrages très appréciés en Allemagne, sur le fakirisme, la force psychique, et ce qu'il appelait *les manifestations de la base transcendentale*. Son livre *Geburt und Tod als Wechsel der Anschauungsform* (la naissance et la mort considérés comme un changement de perception) a été traduit en anglais ; il se trouve à la *Psychological Press* : 16, Craven Street, Strand, Londres.

**Mort de M. Godin : son œuvre.** — La France vient de perdre un homme de savoir et de cœur dans la personne de M. Godin. C'était un spiritualiste réincarnationniste et, si nous ne nous trompons pas, un membre de la société théosophique : en tous cas, il ne se contentait pas de partager les idées des grands penseurs qui ont éclairé l'humanité, il les mettait en pratique, ainsi que l'atteste l'œuvre qui lui survivra. La presse s'est inclinée devant ce deuil et a rendu un hommage presque unanime à la mémoire de cet honnête homme. Voici entre autres lignés, celles qu'écrivait G. Montorgueil dans le *Paris*, et qui rendent bien notre pensée :

Tout jeune, il avait écouté les leçons du Père Enfantin ; la poésie de Fourier l'avait enthousiasmé ; il avait souhaité bonne chance à Cabet allant créer — avec quel insuccès ! — un monde nouveau sur une terre vierge ; il n'avait pas été insensible aux sévères enseignements d'Auguste Comte, et, dans Proudhon raillé, il avait reconnu un prophète. Il rêva d'associer, sans exception, ses auxiliaires à sa fortune. Le capital et le travail étaient en lutte. C'était un malentendu qu'il ferait cesser. Et il créa la famille de l'usine. C'était le phalanstère modifié. Il le nomma d'un terme inconnu, obscur, mais qui dit bien tout de même ce qu'il veut dire : le *familistère*.

Nul n'a marchandé les éloges à Mme Boucicaut, abandonnant ses millions, à ceux avec l'aide desquels elle les avait ramassés. On alla jusqu'à proposer d'élever, par souscription publique, une statue à la bienfaitrice de tant de bonnes œuvres. Certes, ce qu'elle a fait est beau et mérite une place à part dans les annales du bien. Mais c'est encore moins du socialisme que de la charité. Ce qu'elle a fait, sous forme d'intelligente aumône, à sa mort, M. Godin l'a fait toute sa vie en vertu d'un principe, principe élevé auquel l'avenir est acquis.

Dès que l'heureux millionnaire de Guise fut en état de le pouvoir sans risque, il se proposa l'association complète du travail et du capital et le rachat continu de l'usine par les ouvriers, au moyen de dividendes attribués au travail. Il transforma son industrie en commandite simple, composée de 1,022 personnes, ses ouvriers.

Le familistère, les usines de Guise et de Laeken, avec leurs dépendances, matériel, modèles et brevets, représentant environ une somme de 2 millions; plus 10 millions de produits ouvrés, 356,000 francs en espèces; enfin un capital total de 4,600,000 francs.

C'était son apport à lui.

Ses associés apportaient leur valeur personnelle et morale.

Le fonctionnement ingénieux de cette usine pourrait servir de modèle à tout un peuple.

Coopération, association, rémunération du capital, participation aux bénéfices : ce sont là des expressions qui sonnent encore d'une façon barbare aux oreilles de bien des gens. La vieille société mystico-politique nous avait accoutumés à des formules plus caressantes, mais infiniment moins précises. Charité, Pitié, Aumône, Bienfaisance, Assistance : ce sont les mots anciens. Les mots nouveaux qui les remplacent les contiennent. »

## CONFÉRENCES, SOCIÉTÉS

**Le magnétisme à Anvers.** — Une publication belge, le *Moniteur*, rend compte des séances de magnétisme données par M. Milo Demeyer, ainsi qu'il suit :

« Le professeur a fait précéder ses séances publiques par une séance privée à laquelle il avait invité les membres de la magistrature et du barreau, le corps de médecine et la presse, afin qu'ils pussent se rendre compte par eux-mêmes de la force mystérieuse du magnétisme. Dans le cours de cette séance il a ordonné à un jeune homme qu'il avait préalablement endormi, d'aller le lendemain poignarder une personne imaginaire et d'aller ensuite chez un des membres de l'assemblée, dont on lui indiqua l'adresse, faire l'aveu de son crime avec les détails que le magnétiseur lui avait lui-même suggérés. Le sujet a ponctuellement exécuté le lendemain les ordres qui lui avaient été donnés.

« Son succès aux séances publiques n'a pas été moins surprenant. Entre autres faits, il a ordonné à un jeune homme d'aller prendre une montre dans la poche d'un spectateur, ordre qu'il a exécuté ponctuellement au grand étonnement du public; à un autre, d'écrire un billet ainsi conçu : « Je reconnais avoir reçu de M. Milo Demeyer la somme de cinq cents francs que je payerai le 18 décembre 1887 » et a signé « P. Thielen ».

« A la séance de samedi dernier, son expérience de suggestion a produit un effet saisissant. Après avoir endormi une demi-douzaine de jeunes gens de seize à vingt-deux ans, il leur a ordonné d'aller le lendemain à midi et demi, à la place Verte, munis d'une canne, de faire le tour de la statue de Rubens en exécutant les ordres que leur donnerait un des leurs, en attendant le magnétiseur, auquel, à son arrivée, on présenterait les armes. Les faits se sont exactement passés comme les avait arrêtés M. Milo Demeyer, et un des sujets que notre correspondant a interrogé, lui a répondu ne pas savoir comment il était venu en cet endroit, ni pour quel motif. »

Nous nous demandons comment finiront tous ces amusements...

**Le magnétisme à l'académie de médecine.** — La commission de l'*Académie de médecine* chargée d'examiner les phénomènes produits par le docteur Luys, phénomènes que tout le monde connaissait depuis longtemps, sauf le docte

corps, — poursuit ses investigations, s'il faut en juger par les paroles de M. Sappey président sortant, dans son discours de congé : Je rappelle la lecture de M. Luys sur la *sollicitation expérimentale des phénomènes émotifs chez les sujets en état d'hypnotisme*. Cette lecture, il faut bien le reconnaître, a soulevé un sentiment de défiance et d'incrédulité, qui a couru comme un frisson sur tous les bancs de l'assemblée. En écoutant cette communication, elle a pu croire, en effet, que M. Luys étendait ses investigations au delà du terrain solide et ferme sur lequel elle entend se maintenir; elle a pu croire qu'il tentait de jeter une sorte de pont entre le monde de la science et le monde surnaturel. Le sentiment de vague répulsion avec lequel ses affirmations ont été accueillies eût péniblement impressionné tout autre membre de notre corporation; mais notre honorable et vaillant collègue reste inébranlable dans ses convictions. La commission assistera à ses expériences, elle les contrôlera d'un œil clairvoyant et fixera l'opinion sur les merveilleux résultats que M. Luys accepte avec confiance, et l'Académie avec une prudente réserve. »

Il est curieux de rapprocher de cette dignité affectée — pour ne pas dire de cette docte ignorance — le sentiment du bon public tel que nous l'expose la plume spirituelle et élégante d'un de ses chroniqueurs les plus aimés. Voici, à cet effet ce que dit M. E. Lepelletier, dans le *Gil Blas*, parlant du pouvoir hypnotique dont se nimbent le front les rois de la science :

« Un pareil pouvoir est grave. Qui donc oserait désormais livrer à la justice un coupable ? La suggestion ne serait-elle pas la grande et légitime excuse ? Allez donc condamner l'adultère, punir le vol et envoyer à la guillotine un assassin, lorsque ces savants officiels viennent vous dire qu'ils peuvent faire d'une honnête femme une coureuse et d'un homme probe un voleur rien qu'en soufflant dessus. Si ces médecins-là disaient vrai, s'ils avaient cette puissance il n'y aurait qu'une chose à faire : les empoigner et les étrangler, car jamais monstre inventé par les mythologies du passé n'aurait causé pareil ravage dans une société. Mais il n'est pas besoin de recourir à la massue d'Hercule pour nous débarrasser de ces sangliers qui ont pour marais de Calydon les hospices et les Facultés de médecine. A nous Molière, à nous Rabelais ! Le rire est une arme sûre. Contre ces dieux médicaux et leur religion nouvelle l'athéisme le plus redoutable est le ridicule.

Ils s'imaginent donc avoir inventé quelque chose de nouveau ? L'homme n'a peur de ce qui le surprend. Démontrons que cette suggestion dont on fait tant de bruit est aussi antique que le monde et nous aurons l'avantage. Du jour où une femme a cédé à un homme, la suggestion a existé sur la planète. Le serpent de la Genèse a devancé le docteur Luys. Est-ce que l'orateur qui entraîne, persuade et soulève son auditoire, est-ce que le chef qui pousse ses soldats au danger, est-ce que le tribun qui fait lever le pavé des villes à des mains pacifiques d'ordinaire, est-ce que le poète, est-ce que le journaliste même séduisant cette Eve éternelle qu'on nomme l'opinion, ne pratiquent pas à tout instant la suggestion avec succès ?

La suggestion est éternelle comme la crédulité, comme la faiblesse, comme la bêtise de l'homme et de la femme. Les cabotins de la science n'ont fait que reprendre une vieille pièce. Il nous reste heureusement le droit de siffler. Ce n'était pas la peine, en effet, d'abolir toute croyance, de dépouiller toute foi, de briser tous les dieux, de renverser tous les autels, pour remplacer Jésus-Christ, le vrai, celui du ciel, par le docteur Luys et les grands immortels de l'Olympe neigeux par les immortels petits de nos olympes académiques. »

**Séance Montin.** — Le 5 janvier, M. Montin a fait au Grand Hôtel la démonstration expérimentale de ce qu'il appelle pompeusement le *nouvel hypnotisme*. Comme le prix des places était de vingt francs, et que cette somme n'est pas dans les moyens des rédacteurs du *Lotus*, il nous est impossible de rendre compte de cette soirée, mais nous pensons que l'honorable magnétiseur donne pour vingt francs ce que les autres donnent pour vingt sous et que le public sort enchanté, comme toujours, sans comprendre ce qu'il a vu.

**Séance Robert.** — Mercredi soir, 11 janvier, une centaine d'invités étaient

réunis au local de la société spirite, rue des Petits-Champs, pour assister à une séance de magnétisme, qui leur était offerte par M. Robert dont nous avons eu plusieurs fois déjà occasion de relater dans le *Lotus* les succès magnétiques. L'honorable magnétiseur se proposait de démontrer expérimentalement l'influence prépondérante de la volonté et de la suggestion dans la production des phénomènes magnétiques.

A l'appui de cette théorie, M. Robert, avec un morceau de bois peint et deux flacons vides, a provoqué chez ses sujets les mêmes effets pathologiques que certains opérateurs prétendent obtenir par l'action directe et exclusive des aimants ou des substances qu'ils mettent en contact avec les personnes magnétisées.

A ce sujet nous ferons remarquer que nous ne nions pas l'influence du médicament à distance. Au contraire; nous savons que dès l'année 1842, M. Buchanan expérimenta, à New-York, les médicaments à distance ou dans la main des sujets, — *les substances employées étant souvent inconnues aux personnes présentes*; — mais nous ne saurions trop nous élever contre des procédés chers à nos académiciens et qui consistent à se faire un nom avec des découvertes antérieures qu'ils dénaturent. Un académicien devrait savoir que le haschich n'a pas la propriété de faire chanter la *Mascotte*: le haschich lui a joué ce petit tour qui lui est familier, de montrer ce qu'il y a derrière les cervelles au grand amusement de la galerie.

M. Robert a fait ensuite diverses expériences d'attraction et de répulsion, de perversion du sens olfactif, de suggestion au réveil et de seconde vue, qui toutes ont pleinement réussi.

Un des sujets en état de lucidité, les yeux couverts d'un loup, a pu non seulement déchiffrer des cartes de visites et quelques lignes en latin écrites sur l'une de ces cartes, mais encore lire presque couramment la première page d'un ouvrage théosophique: *Lumière sur le Sentier*. M. Baptiste, le sujet, se sert de la main; il imprime, par pression, sur la paume, le passage qu'il lit ensuite avec la partie antéro-supérieure de la tête. Lorsqu'une main a servi une fois, il se sert de l'autre, après avoir essayé cependant d'effacer ce qu'il y avait dans celle-là.

M. Robert a terminé par des phénomènes d'extase. Sous l'influence de la musique, la transfiguration des deux sujets, M. Baptiste et Mlle Jeanne, sa jeune et gracieuse compagne, était vraiment ravissante. Avant de se retirer, la plupart des assistants ont tenu à féliciter le sympathique expérimentateur des résultats obtenus et à le remercier de l'intéressante et agréable soirée qu'il venait de leur faire passer.

## REVUE DES JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

**Le libre-arbitre et l'hypnotisme.** — Nous tirons d'un article de M. Robert, magnétiseur, publié par la *Chaîne magnétique* sous le titre la Suggestion hypnotique, la conclusion qui a une certaine valeur venant d'un vieux praticien:

1° Pour produire une suggestion, il faut un entraînement du sujet par une action hypnotique répétée;

2° Que l'effet de la suggestion qui réussit presque toujours dans l'expérimentation ne réussira pas dans un acte réel à exécuter, si c'est une mauvaise action en opposition avec ses bons sentiments;

3° Que sous l'influence hypnotique le sujet ne perd pas son libre arbitre et qu'on ne peut lui faire faire que ce qu'il ferait dans son état normal;

4° Que le vrai danger du magnétisme est dans l'occasion que fournit le sommeil à un opérateur mal intentionné de fouiller la conscience de celui qui est sous son influence avec la certitude qu'il n'en garde pas le souvenir;

5° Mais que l'expérience nous prouve qu'un malfaiteur s'illusionnerait en croyant à l'oubli complet, puisque dans un sommeil ultérieur le sujet peut tout divulguer et que même un autre sujet peut voir ce qui s'est passé dans le sommeil de celui-ci ;

6° Que néanmoins, dans ces conditions, le principe le plus élémentaire de la prudence commande, surtout aux dames ou demoiselles, de ne jamais se laisser magnétiser sans la présence de parents ou d'amis de toute confiance ;

7° De même qu'un magnétiseur, qu'il soit praticien ou simple amateur, pour sa garantie morale et pour éviter le discrédit de cette belle science, ne doit jamais magnétiser une femme sans témoins.

Terminons ce chapitre par une simple observation. Pourquoi les savants n'ont-ils pas des magnétiseurs observé la sage prudence en ne divulguant pas au public une aussi dangereuse influence ? Pourquoi..., nous serions peut-être mal venu de chercher à le comprendre. Si c'est pour éloigner le public du magnétisme, nous ne les en félicitons pas. Dans tous les cas, jamais ils ne sauront se soustraire à la part de responsabilité du mal qu'ils auront provoqué.

**La poésie de la carte postale.** — Extrait d'un discours prononcé par Moleschott et publié dans la *Revue scientifique* du 31 décembre. Naturellement les chemins de fer, l'électricité, le télégraphe constituent pour ce brave homme le *summum* du développement social ; cependant notre civilisation enfonce toutes les autres, pourquoi ? Par la carte postale. Ecoutez plutôt :

• Chose impossible à prévoir, la pile devient mère de la carte postale, autre maîtresse de paroles simples et vibrantes. Les jeunes générations savent si bien s'en servir que pour quelques-uns la carte postale est encore trop grande. En très peu de lignes, ils savent assurer leurs amis de leur affection, produire l'illusion qu'on a joui un instant de leur présence, qu'on a senti leurs caresses, l'essor de leur esprit. L'économie de temps laisse le loisir d'écrire ces courtes lettres, pour lesquelles le temps manquait à l'époque de Pline. Et l'échange des idées comme l'habitude des sentiments affectueux y ont gagné d'une quantité inestimable.

Tant il est vrai que toute application de la science développe la force morale de l'homme. »

*Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont dites !*

Mes frères, adorons la Science matérialiste auréolée de cartes postales !

## PUBLICATIONS NOUVELLES

**Les Mystères de l'Horoscope**, par *Ely Star* (Dentu ; un vol. in-18 ; pr. 3 fr. 50).

Parmi les nombreuses branches qu'embrasse l'étude de la Science Occulte, l'une des moins claires est, sans contredit, l'Astrologie. Tandis que des chercheurs nombreux et instruits se sont occupés de l'Alchimie, de la Magie, de la Kabbale, c'est à peine si deux ou trois ont voulu aborder l'Astrologie judiciaire. Plusieurs méthodes divisent cette science : les astrologues anciens, à la suite de Ptolémée, dressent l'horoscope d'après les données astronomiques seules ; les modernes, à la suite du manuscrit du Vatican publié par Christian, se servent de cercles préparés sur lesquels ils retrouvent, au moyen des nombres fournis par le nom, le prénom et la date de naissance, les signatures astrales du consultant. Le Tarot dirige les opérations de cette dernière méthode, et la clef de ce dernier livre mystérieux n'a jamais, jusqu'ici, été livrée aux profanes. Eliphas Levi dans son 21<sup>e</sup> chapitre du Rituel, ne veut pas tout apprendre

et ses élèves posthumes vont criant sur les toits qu'ils sont grands initiés, alors qu'ils ignorent pour la plupart cette marche du Tarot qui est cependant la possession des étudiants un peu avancés en Science Occulte. Toute l'obscurité des livres d'astrologie de Christian et de ses élèves dérive de cette absence de base solide ; on cherche en vain quelle est la raison d'être de ces tableaux et de ces cercles si harmonieusement établis.

Depuis les études de Christian, un auteur a entrepris la divulgation de l'Astrologie, et avec succès ma foi ; c'est Ely Star. Son petit volume à vingt-cinq centimes était remarquable par la clarté avec laquelle étaient exposées des choses si ardues.

Poursuivant ses travaux, Ely Star vient de publier chez Dentu un beau volume dans lequel il expose, avec quelques modifications, la méthode de Christian. Ses simplifications portent principalement sur la suppression des traductions en latin des noms, et l'abolition des prénoms du postulant autres que l'usuel. Ainsi le nom, le prénom et la date de naissance suffisent, d'après notre auteur, pour ériger un horoscope. Quelques autres modifications originales et une clarté remarquable dans la distribution des tableaux rendent ce livre indispensable à tous ceux qui veulent s'occuper sérieusement d'occultisme. Les lecteurs qui n'ont pu se procurer *l'Homme Rouge des Tulleries* de Christian le remplaceront avantageusement par les *Mystères de l'Horoscope* d'Ely Star.

Une préface de notre frère Camille Flammarion et une lettre de Joséphin Peladan ornent cet intéressant ouvrage.

PAPUS.

## PETIT BULLETIN THÉOSOPHIQUE

**France.** — La réunion de l'*Isis* qui devait avoir lieu en décembre a été remise au mois de janvier. Le bureau a tenu ses séances habituelles.

**Chine.** — Un amiral de la flotte chinoise, de passage à Colombo, reçut du secrétaire de la branche locale un exemplaire du Catéchisme bouddhiste d'Olcott ; dans une lettre de réponse, il dit qu'il tâchera de faire traduire en chinois cet ouvrage afin de le répandre dans l'empire.

**Vienne.** — Proposition faite par la branche de cette ville, d'une réunion des théosophes européens. Nous y reviendrons.

**The Theosophist (Le Théosophiste) :** revue mensuelle publiée à Adyar (Madras) et fondée par H. P. Blavatsky ; abonnement 25 fr. **Sommaire de Décembre** (traduction) : *Enseignements travestis : le Serpent de l'Eden*, par H. Pratt. — *La Théosophie en France*, par H. S. Olcott. — *Les relations entre le soi-inférieur et le soi-supérieur*, par A. P. Sinnett. — *Lettres rosicruciniennes : les Frères ; lettre occulte écrite à Von Eckartshausen*. — Traduction anglaise de *Viveka Chudamani* de Sankaratcharya. — *Le Bhriqû Sankhita*, par Kedar Nath Chatterji. — *La Kabbale et le microcosme*, par Montague R. Lazarus. — *Le langage des dieux*, par C. Johnston et G. Russell. — *Les histoires de revenants de Guzerat*, par Maurice Frédat. — *Revue : l'Humanité posthume, etc.* — *Correspondance : l'Astrologie hindoue.* — *Supplément : nouvelles théosophiques.*

**Lucifer (texte anglais) :** revue mensuelle, dirigée par H. P. Blavatsky et, Mabel Collins ; Londres ; Reitway, éditeur ; abonnement : 15 fr. **Sommaire de Décembre** (traduction) : *Lucifer à l'archevêque de Canterbury, salut !* par X. — *Emerson et l'occultisme*, par Ch. Johnston. — *La Fleur et le Fruit*, (roman), par Mabel Collins. — *Crépuscule* (poésie), par K. D. K. — *L'esprit de la médecine*, par A. I. R. — *Une remarquable veillée de Noël*, par Ch. Wachtmeister. — *Un demi-converti* (poésie), par M. N. Gale. — *La Théosophie et le Socialisme moderne*, par J. Brailsford Bright. — *La grande recherche*, par Pilgrim. — *Dieu*

partie en faveur de la Loi et de l'Ordre, par W. E. Serjeant. — *Un petit génie*, par W. Aston Ellis. — *La Peur* (poésie), par P. H. D. — *Le caractère ésotérique des Évangiles*, par H. P. Blavatsky. — *Karma*, par J. H. Beatty. — *Réponses aux questions*. — *Badinages littéraires*. — *Publications théosophiques et mystiques*.

**Le Sphinx (texte allemand)** : revue mensuelle, dirigée par notre frère le Dr Hubbe-Schleiden, à Leipzig; abonnement : 7 fr. 50. **Sommaire de Décembre 1887** (traduction) : *La Proportion dorée* — son emploi inconnu dans l'architecture de l'ancienne Égypte et son importance psychologique, par Xaver Pfeifer. — *La méthode pratique de l'hypnotisme*, par Edgar Béillon, Dr. — *Expériences télépathiques* du comité de la Société psychologique de Munich. — *Le Démon de Socrate*, par Duprel (fin). — *Voyance* — opinion de l'Inde sur ce sujet, par Murdhna Djioti. — *Hypnotisme*, bibliographie, par Marc Dessaie. — *Zenker Zenker* ! preuve remarquable de Télépathie, par Hubbe-Schleiden. — *Perception ultra-sensible chez les animaux*, par Carl Kiesewetter. — *Astrologie*, par Carl de Leiningen. — *Notes diverses* : Le curé Blumhart — Schiller voyant — Construction de la proportion dorée — Perception psychique à distance — L'hypnotisme en Hollande — La mort d'Hellerbach — Éros et Psyché, poème ésotérique, etc.

**The Platonist (Le Platonicien)**, revue mensuelle, dirigée par notre frère Th. Johnson, à Osceola, Missouri; abonnement 15 fr. **Sommaire de Décembre** : *La voie parfaite*, par Al. Wilder. — *La Voie et les Maîtres de Sagesse*. — *Interprétation du Timée de Platon*, par J. Bardett Graham. — *Vies des philosophes et sophistes*, par Eumapios, traduit du grec. — *Le Tarot*, par T. H. Burgoyne. — *Le Désatir céleste : au grand prophète Abad*, traduit du persan, par Mirza Mohamed Hadi. — *Revue des livres*.

---

Le Directeur-Gérant : F. K. GABORIAU.